

LES CHERCHEURS D'OR.

Cette ardente soif de l'or, dont semblaient dévorés les Espagnols, premiers conquérants de l'Amérique méridionale, est encore le trait caractéristique de ceux de leurs descendants qui forment une partie de la population nomade et clair-semée, disséminée dans les immenses régions situées entre les États-Unis et les fertiles provinces du Mexique septentrional.

Les trois grandes branches du commerce de ce pays sont exploitées par des aventuriers d'une civilisation douteuse : les chasseurs pour les peaux et les fourrures, les *vaqueros* pour les cuirs et les bestiaux, les *gambusinos*, ou chercheurs d'or, pour les métaux précieux. Dans l'ouvrage nouvellement paru d'un voyageur, nous trouvons sur ces derniers, sur leurs habitudes et leur existence précaire, des détails de nature à piquer la curiosité.

La dénomination de *gambusinos* s'applique à une foule de mineurs vagabonds, de métallurgistes pratiques qui semblent doués d'un instinct merveilleux pour découvrir les veines d'or, plus abondantes dans le Nord que dans aucune autre partie des États. Dépouillés du capital nécessaire pour pratiquer des excavations souterraines, ils ne peuvent qu'effleurer le sol. Des indications générales viennent en aide à leur sagacité. La matrice du minéral se compose presque toujours de rocs de quartz, en masses irrégulières et saillantes, appelées *crestones*, dispersées parfois dans une étendue de plusieurs lieues, sur la plaine brûlante. Le *gambusino* ne voyage jamais sans sa *barreta*, barre de fer pointue. Au moyen de cet instrument, il détache des portions de roc, qu'il soumet ensuite à l'action d'un feu violent, et il continue ou abandonne son travail suivant la quantité

de minéral qu'elles contiennent. Quelquefois un fragment qu'il vient de briser fait paraître des grains d'or; aussitôt l'explorateur solitaire redouble d'énergie; il oublie toutes les privations pour suivre la veine qu'il ne laisse que lorsqu'elle pénètre trop avant dans la terre; alors il vend la mine à quelqu'un assez riche pour l'acheter, et se transporte sans regret vers un nouveau lieu de travail. Le même instinct guide les *gambusinos* dans l'exploration des rivières pour la poudre d'or, occupation plus dangereuse et plus excitante, si c'est possible, que la première. Ils suivent les rivières et les torrents jusqu'à leur source dans les montagnes, faisant, durant ces voyages aventureux, des rencontres fréquentes avec les Indiens, concurrents vigilants et jaloux qui massacrent les intrus sans pitié ni merci. Quelquefois, en détournant un cours d'eau, ils découvrent une veine de métal qui les récompense de toutes leurs fatigues, de toutes leurs souffrances, de toutes leurs privations; et en les voyant revenir chargés de butin, des familles entières, excitées par l'appât des richesses, se mettent en route pour braver les dangers du désert, à la recherche de l'El Dorado. On a vu se faire, quand on s'y attendait le moins, les plus grandes découvertes, de nature quelquefois à rivaliser avec les merveilles des contes de fées; de gros morceaux d'or se sont trouvés dans les cendres éteintes d'un feu de campement; des voyageurs errant à l'aventure en ont aperçu d'autres d'un éclat éblouissant, indication certaine d'une richesse minérale. On a calculé que le quart de l'or annuellement exporté par le Mexique provenait du travail des *gambusinos*.

Les chercheurs d'or ont pour quartiers

généraux les villages de *Bacuache* et de *Nacoma*, situés sur les versants opposés de la chaîne de montagnes arrosées par les deux branches de la rivière *Uris*, et séparés des autres endroits civilisés par un aride désert de plusieurs lieues d'étendue. Les habitants de chaque village se regardent mutuellement comme des ennemis mortels, et saisissent toutes les occasions de massacrer les individus, soit isolés ou en troupes, qu'ils rencontrent explorant la montagne. Poussé par le désir de connaître cette localité intéressante sous le rapport géologique, l'auteur du récit que nous allons vous faire, partit avec un guide pour la visiter; celui-ci marcha toute la journée sans paraître s'apercevoir de la présence d'un compagnon; mais à la tombée de la nuit, il arrêta son cheval, et dit, en saisissant la bride de l'autre cheval: « Que pouvons-nous avoir de mieux? Voici de l'eau pour nous, de l'herbe pour nos chevaux, beaucoup de bois, et par-dessus tout, dans ces lianes à fleurs bleues, un remède souverain contre les morsures des serpents. N'admirez-vous pas, ajouta-t-il en dessellant les chevaux, comment la Providence a toujours placé le remède à côté du danger? Partout où vous voyez ces lianes, c'est un signe que les serpents à sonnettes s'y trouvent en grande quantité. Voyez-vous là-haut cet oiseau assez semblable à un faisan qui tourne au-dessus de nous, ainsi que cet autre oiseau noir de la taille d'un pigeon? ce sont les deux plus formidables ennemis des serpents, pour la destruction desquels ils sont doués d'un instinct admirable. Leur présence prouve ce que je disais: cet endroit est infesté de serpents.

— Alors pourquoi nous y arrêter? demanda le voyageur que nous laisserons maintenant continuer son propre récit.

— Parce que, répliqua Anastasio (c'est le nom du guide), nous trouverons partout les mêmes inconvénients sans être certains de rencontrer les mêmes avantages. »

Et parlant ainsi, il jeta sur le sol les deux lourdes selles, et étendant à côté des peaux de mouton, il m'engagea à me coucher pendant qu'il préparerait le souper. Après le repas, je me mis à l'aise sur mon lit improvisé, dont une selle formait le traversin, et je demandai à mon compagnon s'il avait jamais été à *Bacuache*. Il sourit à cette question qu'il considérait comme une simplicité, et répondit que tout le monde y allait au moins une fois dans sa vie.

« Et n'avez-vous jamais été tenté de vous faire chercheur d'or? demandai-je.

— Non, répondit-il d'un air triste; c'est quelquefois un horrible métier, et l'apprentissage que j'en ai fait m'en a dégoûté pour toujours. »

Sur ma prière, Anastasio continua ainsi: « J'avais à peine quinze ans, j'en ai maintenant trente-cinq, quand mon père, qui était un gambusino entreprenant, entendit parler d'une mine précieuse, et m'emmena à sa recherche avec mes deux frères. Nous étions accompagnés de l'homme qui avait annoncé cette découverte; ses récits avaient tellement enflammé notre imagination, que nous ne perdîmes pas une minute en chemin. Vers la fin du dixième jour, nous arrivâmes au dernier établissement sur la limite du désert, et là chacun de nous contribua à former une masse avant de continuer notre voyage. La mine que nous allions chercher était située près d'un courant d'eau; mais pour y arriver nous avions à traverser des plaines de sable brûlant, où l'on ne rencontrait pas une goutte d'eau. Un soir que nous mourions de soif, nous nous trouvâmes avec une seule gourde pleine pour nous cinq. Telles étaient nos souffrances que nous nous battîmes pour nous assurer la possession de cette gourde. Dans la chaleur du combat, un coup de couteau fut porté, et mon père tomba percé par la main de son ami. A la vue des flots de sang qui sortaient de la blessure, mon frère aîné fit justice immédiate de l'assassin. Mon père à l'agonie demandait de l'eau

à grands cris ; je courus à la gourde, mais, hélas ! pendant notre conflit elle avait été renversée !... et tout ce qu'elle contenait était perdu.

La nuit arriva, nuit longue et terrible, pendant laquelle les supplications de notre père, pour avoir de l'eau, faites d'une voix de plus en plus faible, furent le seul bruit qui troubla le silence solennel du désert ; nous errions de tous côtés comme des insensés, sans savoir que faire pour le soulager ; il n'y avait autour de nous qu'un sable aride. Enfin les gémissements de mon père cessèrent... il était mort ! Je pleurai à son côté jusqu'au lever du soleil, dont la lumière nous fit apercevoir de l'or qui brillait dans le sable rougi par le sang de notre père. Je n'ai pas besoin de vous dire, Senor, qu'aucun de nous ne voulut y toucher. Nous tîmes conseil ; mais celui qui devait nous guider était mort, et nous fûmes obligés de revenir sur nos pas, après avoir enterré notre père... l'autre cadavre resta sans sépulture.... Voilà la raison qui m'a détourné pour toujours du métier de chercheur d'or.

— Et vos frères, que sont-ils devenus ?

— L'aîné forma la même résolution que moi ; mais Pedro, le plus jeune, persista à se faire gambusino ; je pense que nous le trouverons à Bacuache. »

Après deux autres jours de marche, nous atteignîmes la vallée sauvage où ce village est situé. De petits groupes d'hommes, à l'air brutal et inquiet, lavaient de l'or dans le lit des courants rapides qui descendent de la montagne. Aux questions faites par Anastasio, relativement à son frère, ils répondirent en indiquant un torrent de l'autre côté de la vallée. Nous poussâmes nos chevaux vers l'endroit indiqué, et après avoir gravi une pente, nous vîmes un homme plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture, et s'occupant activement à construire une digue au moyen de pierres amoncelées les unes sur les autres. C'était Pedro. Une reconnaissance affectueuse,

empreinte même d'une certaine solennité, eut lieu entre ces deux frères, qui ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années. Pedro nous invita à prendre nos quartiers dans sa hutte, sans toutefois nous dissimuler que nous courrions le plus grand risque, vu que les gambusinos de Nacoma, village voisin, étaient en guerre ouverte avec ceux de Bacuache. Je mis pied à terre, et m'asseyant sur le bord du torrent, tandis que le chercheur d'or reprenait son travail à la digue, je le questionnai sur la cause qui le déterminait à détourner le cours du ruisseau.

« Senor, répliqua-t-il, depuis la chute d'eau que vous voyez là-bas, jusqu'à cet endroit-ci, il n'y a pas un caillou ni un grain de sable qui n'ait passé par mes mains. Le résultat est au delà de mes espérances ; c'est pourquoi j'ai commencé cette digue, presque terminée maintenant. »

Cette réponse me laissait tout aussi ignorant qu'auparavant ; mais Pedro, tirant d'un petit sac de cuir caché sous sa chemise un lingot d'or de la grosseur d'une noix, dont les arêtes vives attestaient l'absence de frottement, continua ainsi :

« Que pensez-vous d'une mine sur un échantillon de cette nature ?

— Que la mine n'est pas loin, puisque ce morceau n'a pas eu le temps de s'user par le frottement.

— Juste ! et la pente que vous voyez là est l'endroit d'où il vient.

— Mais ne craignez-vous pas d'être attaqué par ceux qui peuvent être jaloux de votre bonne fortune ?

— J'y suis préparé ; pourtant, ne craignez rien. Depuis mon enfance, je suis accoutumé aux dangers de ma profession. Je sais quand il faut de la prudence et de l'audace, et j'ai mis en sûreté une partie considérable de mon butin. En cas de malheur, je révélerai ma cachette à Anastasio. Ne croyez pas, Senor, que ce soit la cupidité qui me pousse à risquer si fré-

quemment ma vie dans nos déserts brûlants : j'obéis à un instinct invincible. Je suis comme le torrent destiné à emporter l'or et à le répandre dans la plaine. »

Le gambusino n'avait pas cessé de travailler tout en parlant, et le lit du ruisseau se trouvait presque à sec. Se croyant près de la source de l'or, il plongeait ses deux mains dans le sol mou, et ramassa une poignée de sable argileux qu'il lava avec soin dans un grand bassin de bois. Il n'y eut pas d'abord trace d'or; ce ne fut qu'après des essais successifs qu'on en vit briller quelques grains dans le sédiment. Le gambusino les recueillit et les fit couler dans un roseau, dont il boucha les deux bouts avec de la cire. Il descendit ensuite le ruisseau d'une vingtaine de pas, et trouva des lingots d'or dans les premières poignées de terre qu'il ramassa. Il avait donc la conviction que la veine gisait entre les deux endroits qu'il venait de fouiller; saisissant sa pique, il l'enfonça vigoureusement dans la rive et frappa sur un roc. Après plusieurs coups répétés, il fit éclater un morceau de rocher, qu'il examina d'un air impassible; puis plaçant un doigt sur sa bouche, comme pour me recommander le silence, il prit l'air d'un homme désappointé, plaça le fragment de quartz dans une des poches de sa veste, d'un coup de pied renversa les pierres qui formaient la digue, et le torrent, reprenant son lit primitif, cacha toute trace de travail.

Conservant toujours le même air de contrariété, il m'invita à le suivre dans sa cabine, où Anastasio nous avait déjà précédés; mais la porte était à peine fermée que Pedro, quittant cette apparence chagrine, prise uniquement pour tromper les gens qui auraient pu l'épier, s'écria joyeusement en jetant le fragment à son frère : « Vous aviez raison, Anastasio; le passé n'a encore rien fait pour moi; mais que penseriez-vous de l'avenir du possesseur d'une veine comme celle-là? Encore de l'or! continue-t-il avec enthousiasme, encore de

l'or qui verra le jour et passera de main en main! »

Après qu'Anastasio eut exprimé son admiration et son étonnement sur la beauté de l'échantillon, que parcouraient dans tous les sens des veines d'or, les travaux du jour furent terminés et nous nous retirâmes tous pour nous reposer. Je dormais depuis quelques heures quand je fus réveillé par un bruit soudain de voix confuses; je me levai en sursaut et j'aperçus une grande lumière. De l'autre côté de la vallée, un pin énorme enveloppé de flammes, brûlait depuis le tronc jusqu'aux branches les plus élevées. A la lueur de cet incendie, des hommes couraient çà et là en criant : « Nacoma! Nacoma! » Anastasio et Pedro, déjà armés, se préparaient à rejoindre les leurs pour repousser l'attaque que l'on croyait faite par les habitants du village de l'autre côté de la montagne. Anastasio profita de l'occasion pour représenter à son frère les dangers du métier qu'il avait choisi, et l'engager à l'abandonner; mais celui-ci secouant la tête, répondit d'un ton résolu : « Jamais! » Puis indiquant du doigt un coin de la hutte, il me montra son compagnon, blessé, étendu sur une couverture.

« L'abandonner dans cet état, dit-il, ce serait le tuer... quelques jours vont décider de son sort. Senor! je compte sur votre générosité; vous resterez pour le protéger, tandis que nous allons voir de quoi il s'agit. Si je ne reviens pas, creusez la terre sous ce lit, vous trouverez l'or que j'ai ramassé ici; il y en a assez pour procurer à mon pauvre associé un enterrement chrétien, et pour vous être en outre d'un bon service. C'est un secret que je n'ai jamais confié à personne; mais ce serait pitié que cet or ne vît jamais le jour, et qu'il ne circulât pas. »

Le gambusino allait partir avec Anastasio, quand revenant sur ses pas, il fit une observation qui révélait d'une manière encore plus frappante la singularité de son

caractère. « Dans le cas où vous craindriez de vous charger de cet héritage, en raison des tentatives qu'on pourrait faire pour vous en priver, dispersez-le plutôt que de le laisser enfoui ; car une fois tiré de la terre, l'or est fait pour le profit de l'homme... c'est la volonté de la Providence ! »

A ces mots les deux frères quittèrent la cabane, tenant leur coutelas à la main. Je restai quelque temps assis, réfléchissant sur mon étrange position, et prêtant l'oreille pour entendre les bruits du combat que je ne doutais pas devoir bientôt troubler le silence de la nuit ; mais Pedro et mon guide ne furent pas longtemps absents. C'était une fausse alarme. Le feu, qu'on distinguait à peine maintenant, avait été allumé par un pauvre maniaque, par réjouissance de la mort de deux gambusinos qu'ils imaginaient avoir tué son fils unique dans un guet-apens.

Au bout de six jours je partis de Bacua-che avec Anastasio, enchanté de quitter un pays où la loi du plus fort était seule respectée.

Quelque temps après j'appris que Pedro, fidèle à sa vocation et à son instinct extraordinaire, avait vendu la riche veine à la découverte de laquelle j'avais assisté, et repris la périlleuse occupation de chercheur d'or, escaladant les hauteurs les plus escarpées, et pénétrant plus avant dans les ravins sauvages de la chaîne de montagnes, avec une persévérance et une énergie qui ne devaient s'arrêter que dans un des malheurs nombreux attachés à sa profession aventureuse. Je fus singulièrement impressionné de la sincérité avec laquelle il se considérait comme un instrument dans les mains de la Providence pour découvrir l'or qui sans lui serait resté caché à tout jamais ; et j'ai conservé le souvenir de ma courte connaissance avec lui, comme un exemple extraordinaire d'un caractère désintéressé, dans un pays dont les principaux éléments sociaux ont longtemps été la trahison et la violence.

SEVERIN.

(Traduit de l'anglais.)

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire morale des Femmes, par M. Ernest Legouvé. Chez Gustave Sandré, éditeur, rue Percée Saint-André-des-Arts.
3^e article.

Après avoir regretté que nos lois ne soient pas plus sévères contre les hommes qui attentent à la réputation des femmes, M. Ernest Legouvé ajoute : « Cependant nos ancêtres appelaient des peines terribles sur les coupables : un Visigoth qui ravissait une femme lui était livré comme esclave, avec tous ses biens.

Childebert, dans une de ses constitutions, s'exprime ainsi : « Qu'aucun de nos grands, après avoir commis un rapt, ne

pense nous fléchir, mais qu'il soit poursuivi comme un ennemi de Dieu, quel que soit le bourg où il se trouve ; que le juge du lieu assemble des hommes d'armes, et le tue ; s'il se réfugie dans une église, que l'évêque le livre, et qu'on le tue ! »

La loi canonique condamnait le ravisseur « à épouser la jeune fille déshonorée par lui, ou à lui donner une dot, si le père ne voulait pas l'accepter pour gendre, et à défaut de remplir une de ces deux conditions, il était frappé de verges, excommunié et enfermé dans un monastère pour y mener une pénitence perpétuelle. »

A présent notre Code dit : « La fille dès

l'âge de quinze ans répond seule de son honneur.—Toute promesse de mariage est nulle. » Ainsi nos lois ne punissent pas l'homme adroit et pervers qui aurait pu tromper une pauvre fille ignorante et crédule; nos législateurs ont compté sur la raison, la sagesse et l'intelligence des jeunes Françaises, surtout sur l'expérience et la sollicitude des mères! Mais M. Legouvé ne trouve pas qu'il y ait justice; il réclame des punitions sévères contre l'homme coupable, car la jeune fille est déjà punie par l'abandon, par le déshonneur, par le remords, par la perte de son existence d'épouse, de mère, et de femme considérée. Dans les lois anglaises, c'est le contraire... les rôles sont changés: sur la dénonciation d'une jeune fille, sur la plus simple apparence, elle obtient une réparation en argent, se forme ainsi une dot, et n'en trouve que plus facilement un mari... Mais autre pays, autres mœurs!...et malgré la sévérité de notre Code, malgré son injustice envers nous, je préfère les lois françaises... *La fille dès l'âge de quinze ans répond seule de son honneur....* Quelle haute opinion avaient de nous nos législateurs! comme cela nous honore!

Quant à l'âge du mariage, M. Legouvé dit: « La loi le fixe à quinze ans, la coutume à dix-sept ou dix-huit: toutes deux, selon nous, se hâtent trop.

» Chez tous les peuples, l'âge du mariage des jeunes filles est la mesure de la condition des femmes. Dans l'Inde, où elles ne sont regardées que comme des jouets, Manou les marie à huit ans; mais huit ans dans l'Inde équivalent à quinze dans nos contrées; Numa, qui veut les livrer maniabiles et façonnables au mari, les marie à douze ans; Lycurgue, qui veut des mères fortes, les marie à vingt ans. Si nous les voulons libres dans leur choix, reculons encore le moment, car une fille de seize ans, pour le physiologiste et pour le moraliste, ce n'est qu'une enfant.

« A seize ou à dix-huit ans, une jeune

filles n'a que l'apparence de la force, et l'on a souvent remarqué que les premiers nés sont chétifs. Il y a deux causes à ce malheur: d'abord, quelques parents mettent de la vanité à marier leurs filles très-jeunes; ensuite, un étrange amour-propre masculin a décrété qu'un homme était toujours de dix ans plus jeune qu'une femme, et qu'une fille de vingt-quatre ans, ou même de vingt-deux, ne pouvait plus prétendre qu'à un homme mûr.

» Je ne sais si je m'abuse, continue l'auteur, mais il me semble que nous nous créons de singulières illusions sur le déclin relatif des femmes et sur le nôtre. Nous sommes très-sévères pour elles, mais par compensation nous nous montrons fort indulgents pour nous. Nous avons habilement converti nos défauts en qualités. L'embonpoint pour nous s'appelle de la noblesse; les rides donnent du caractère au front et à la bouche; la calvitie élargit le crâne en le dévoilant; il n'est pas jusqu'aux cheveux gris, qui, trahissant des méditations profondes, ne transforment tout homme entre deux âges en penseur; et enfin, établissant, ainsi que l'a spirituellement observé madame de Genlis, la supériorité de notre décadence jusque dans la langue, nous disons d'une rose qui passe, qu'elle *se fane*, et d'un chêne qui meurt, qu'il *se couronne*.

» La nature sanctionne-t-elle notre décret? borne-t-elle le règne des grâces extérieures de la femme à de si courtes années que le déclin commence pour elle dix ans plus tôt que pour l'homme? Nous ne le croyons pas. »

Et, à l'appui de son opinion, après un panégyrique que, par modestie féminine, je retrancherai, mesdemoiselles, d'un journal qui vous est propre, M. Legouvé dit: « Une femme n'est parfaitement belle qu'à vingt-cinq ans, lorsque son esprit, son âme et son intelligence se montrent avec tout l'éclat dont Dieu l'a parée en la créant, et la jeune fille qui recule son mariage jusqu'à

vingt-deux ans ne perd pas le privilège d'épouser un jeune homme.

» Mais, ajoute-t-il, comment s'écouleront pour la jeune fille ces quatre années les plus romanesques de la vie, de dix-huit ans à vingt-deux? comment empêcher ce cœur de choisir et de se tromper... A dix-huit ans nous sommes tous des Pygmalions, nous adorons notre ouvrage... et les jeunes cœurs se perdent moins par la passion que par ce qui y ressemble.

» Pour satisfaire à ce besoin de tendresse, mères sages, conduisez votre fille dans la demeure du pauvre, ne lui épargnez pas les spectacles terribles et hideux : la leçon ne peut jamais être assez rude, car elle ne saurait être trop bien sue ; montrez-lui, à elle que défendent contre les plus légers souffles de l'air de riches et chauds vêtements, à elle qui prolonge son sommeil jusqu'au matin dans un lit moelleux, montrez-lui de pauvres petites filles de six ans, arrachées au repos, dans l'hiver, avant le jour, et transportées à la manufacture, pleurantes et grelotantes, sur les épaules de leur mère (1) ; faites-lui voir dans les grandes villes les jeunes filles de son âge, pâles, malades, travaillant sans cesse, à peine vêtues, dans leur pauvre galetas, sans feu, à la rouge et puante lumière

(1) Villermé, *Condition des ouvriers*, manufactures de Lille, de Reims, etc.

d'une chandelle... Alors entrera dans son âme cet amour le plus pur, le plus fécond des amours.... L'amour du pauvre ! Devant ces dures réalités s'évanouiront, comme honteuses d'elles-mêmes, les douleurs factices et les attachements artificiels. La vie et le mariage, qui jusqu'alors ne lui apparaissaient que comme des rêves charmants, elle les verra sous leur face austère : avec le mari soucieux, les enfants malades, les couches douloureuses... Cet exercice continuuel de la charité, ce commerce de tous les jours avec la misère remplira sa vie et son cœur jusqu'aux bords.

» Après la charité, l'étude, et après l'étude, le plaisir : un déjeuner dans les bois, un bal au piano... Que la jeune fille en arrivant au mariage apporte dans sa condition nouvelle un caractère formé par une vie de travail et de charité ; que son organisation, pleinement développée, puisse suffire aux fatigues qui l'attendent ; qu'elle soit enfin une épouse, une mère, et non une enfant, c'est-à-dire qu'elle ait vingt-deux ans, et non pas dix-huit. »

Voici, mesdemoiselles, de sages conseils que vous pouvez suivre de vous-mêmes, si vous n'avez pas de père, pas de mère qui vous les aient déjà donnés, et que, lorsque vous serez mères à votre tour, vous ferez suivre à vos filles, car vous en aurez éprouvé les résultats heureux.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

GEDANKEN.

Der bei der Erziehung, jeden bedenklich scheinenden Eindruck abhalten und jede Gelegenheit abschneiden will, wo der Zögling etwas böses sehen, oder hören, der wird einen Schwächling aus ihm machen, der entweder immer in dieser Art von Clausur bleiben musz, oder der kleinsten Versuchung unterliegen wird, sobald man ihn sich selbst ueberlaeszt.

MAXIMES.

Celui qui éloigne de son fils tout ce qui lui semble dangereux pour son esprit et pour son cœur, celui-là en fera un homme sans volonté qui, s'il n'a pas toujours son mentor auprès de lui, succombera devant les moindres embûches qu'il rencontrera dans la vie.

Machen Sie aus Ihrem Zögling einen guten Steuermann sobald er wird wissen was für Schmerzen das Laster hinter sich lässt, so wird er es vermeiden, wie der Schiffmann die Felsen.

Ich denke über die Satire wie Epiktet. Sagt man böses von dir, und es ist wahr, so bessere dich; sind es Lügen, so lache darüber.

Ich bin mit der Zeit ein gutes Postpferd geworden, lege meine Station Zürrück und bekümmere mich nicht um die Bullenbeisser, die auf der Strasse bellen.

Der Egoist liebt nur sich allein und wird dafür auch von sich selbst wieder geliebt.

Faites de votre fils un bon pilote pour les choses de ce monde. Lorsqu'il saura les angoisses que laissent après elles les actions mauvaises, il les évitera de même que le navigateur évite les récifs.

Je pense de la satire ce qu'en pensait Épicète : Te blâme-t-on avec raison ? deviens meilleur. Si l'on te calomnie ? méprise le calomniateur.

Je suis devenu avec le temps un marcheur infatigable, et je vais droit mon chemin sans faire attention aux roquets qui aboient sur mon passage.

L'égoïste s'aime trop lui-même pour être jamais aimé.

C. VIEIL.

MANFRIDE DE SORREZE

OU L'EXPIATION.

1211.

I. — LES NOUVELLES.

Le soir tombait, soirée d'été, lourde et chaude ; des nuages noirs rampaient dans les cieux et enveloppaient d'un sombre manteau les forêts du Haut-Languedoc et le val de Sorreze, où les vents, précurseurs de l'orage, poussaient déjà de lugubres gémissements. A la lueur des éclairs qui sortaient, flèches ardentes, du sein de ces nuées, l'on distinguait la masse imposante du château de Sorreze, qui, attaché par la main hardie de l'architecte au sommet d'un rocher, semblait ne faire qu'un avec lui et tenait suspendus sur l'abîme ses quinze tours, ses forts remparts et son haut beffroi qui vibrait aux secousses de l'orage. Dans une des salles du château, d'où l'on dominait toute la vallée, deux personnes étaient assises et semblaient écou-

ter venir la tempête. La même pensée les préoccupait peut-être ; mais, silencieuses, elles ne se communiquaient point leurs impressions. La première était une jeune fille de vingt ans ; assise dans la profonde embrasure d'une fenêtre, elle achevait de filer une quenouillée de fine laine, et paraissait absorbée par son travail ; mais elle levait à la dérobée un œil soucieux sur la vallée, en ce moment déserte, et où les rafales du vent courbaient les arbres et prosternaient les épis ; et sur son père, qui, assis dans une chaise de bois sculpté, près d'un large foyer où le feu brûlait encore, malgré les ardeurs de la saison, semblait s'occuper machinalement à disposer les pièces d'un jeu d'échecs, placé auprès de lui sur une table basse. Le vieillard écoutait ; son oreille était tendue au moindre

bruit, pendant que sa main dispersait, sans le savoir, les rois d'ébène et les cavaliers d'ivoire; plusieurs fois il se leva et alla près de la fenêtre.... La vallée était toujours déserte; la pluie commençait à tomber, et ses larges gouttes étaient bues impatiemment par la poussière aride. Enfin, la jeune fille dit :

« Mon père, voilà, je crois, Elzéar qui revient... Oui, c'est bien lui... il a tourné le *Passage du Maure*.... Le voilà devant la porte.... entendez-vous? on baisse le pont-levis... Dois-je me retirer ?

— Non, Manfride, non, demeurez.... Vous connaîtrez ainsi notre sort cinq minutes plus tôt... D'ailleurs, vous êtes Française de cœur, si je ne me trompe.... Eh bien! vous aurez des nouvelles des chevaliers croisés..... Réjouissez-vous! »

A ces mots, prononcés d'un ton âpre et railleur, la jeune fille pâlit; elle regarda son père avec douleur et tendresse, et tourna vers le ciel des yeux désolés. La porte s'ouvrit; Elzéar, serviteur favori du sire de Sorrèze, entra; il détacha son casque à mentonnière, dont l'acier était terni par la pluie; et salua son maître, qui lui dit d'une voix brève :

« Eh bien! les nouvelles ?

— Mauvaises, messire; la Ligue est réformée, les Croisés sont plus nombreux que jamais, et les Provençaux...

— Les Provençaux! achève donc ?....

— Ils sont battus, honteusement battus... tous ont fui devant Castelnaudary!

— Ils ont abandonné Castelnaudary?... c'est impossible!

— Cela est. Simon de Montfort est sorti de la ville et les a poursuivis l'épée dans les reins.

— Tu mens! lâche vassal! Raymond de Toulouse n'a pu fuir!

— Il a quitté le camp le premier, avec son jeune fils, que l'on a dû enchaîner, parce qu'il voulait retourner au combat.

— Noble enfant!... Les comtes de Foix?

— Messire, le père et le fils, Raymond

Roger et Roger Bernard ont échappé à grand'peine à Montfort, et tous deux ont regagné maintenant leur retraite des montagnes. Montfort, avant peu, sera maître de la Provence; son armée, accrue chaque jour par de nouveaux pèlerins qui ont fait vœu de combattre quarante jours sous ses bannières, fait le siège des villes et des châtelainies, et avant deux jours, les Croisés seront peut-être devant Sorrèze.

— Ils trouveront à qui parler! s'écria le vieillard avec énergie. Si les infirmités de l'âge m'ont empêché de monter à cheval et de rejoindre mes compatriotes, mes frères d'armes, elles ne m'empêcheront pas au moins de défendre ces murailles, patrimoine de mes ancêtres, ou de mourir en les défendant!

— Les défendre! hélas! monseigneur!

— Eh bien, vassal, qu'y a-t-il là d'impossible? Le compagnon d'armes de Raymond de Toulouse et de Pierre d'Aragon ne peut-il, à ton avis, défendre son château contre une poignée de bandits, sortis des froides provinces du Nord pour se ruer sur la belle Provence, comme sur une reine parée de ses bijoux? Mes hommes sont braves, mes murailles solides... que faut-il de plus?

— Et des provisions pour nourrir ces braves soldats, monseigneur, y avez-vous songé?

— Les paysans sont tenus à la redevance extraordinaire, en cas de guerre du châtelain.

— Ils sont ruinés, pillés, par le passage successif des deux armées.... Dans tout votre domaine, monseigneur, vous ne trouveriez pas douze sacs de blé, ni quatre vaches maigres. Presque toutes les terres de la Provence sont en friche.

— Trop vrai! dit le châtelain à voix basse. Et relevant la tête, il plongeait ses yeux noirs et perçants dans les yeux d'Elzéar, et reprit :

— Que penses-tu? Parle avec franchise.

— Simon de Montfort offre une capitulation.

lation honorable aux seigneurs provençaux qui veulent se réconcilier avec l'Église et le reconnaître pour suzerain.

— Tais-toi ! ne souille plus mes oreilles d'une pareille proposition : écoute mon dernier mot : Ni Foulques (1) ni Simon ne me verront à leurs pieds ; je mourrai comme j'ai vécu, sans trahison et sans lâcheté.

— Et damoiselle Manfride, partagera-t-elle vos dangers ? »

Le père regarda sa fille ; elle avait écouté cet entretien sans lever la tête ; la pâleur ou la rougeur de ses joues décelaient seules les émotions de son cœur. Le sire de Sorreze, après l'avoir contemplée un instant, répondit :

« Oui, mon sort sera le sien. Manfride ne me quittera point. »

— Hélas ! messire, c'est la mort qu'un tel arrêt....

— Mieux vaut mort que déshonneur. »

Manfride n'avait point pâli à ces mots ; son père la contempla avec une sombre satisfaction ; elle se leva, vint à lui, s'agenouilla à ses pieds et lui baisa la main, signe muet d'assentiment à ses paroles. Puis, elle sortit de la salle et laissa les deux vieux guerriers discuter les probabilités de l'attaque et les moyens de la résistance.

II. — LA CHAPELLE.

De toutes les contrées de l'Europe que décimait alors la guerre intestine, la Provence était sans doute la plus belle, la plus coupable et la plus malheureuse. Elle portait dans son sein un cancer qui la rongeaient, et des mains rudes et terribles lui avaient porté, pour la guérir, et le fer et le feu. En d'autres termes, la Provence, et sous ce mot l'on comprenait non-seulement

le comté de ce nom, mais encore le Languedoc, l'Aquitaine et le pays de Foix, ces belles provinces, les seuls restes des gouvernements démembrés des Gaules, qui eussent gardé comme un trésor précieux la civilisation et les lettres romaines, étaient alors dévorées par une hérésie factieuse et redoutable. L'hérésie des Ariens, née au quatrième siècle, avait laissé des traces dans ce pays, amoureux de discussions et de subtilités théologiques, et lorsque vers le milieu du douzième siècle (1160) l'hérésie vaudoise commença à s'infiltrer dans les populations du midi de la France, elle trouva en Provence de nombreux adhérents. Ces nouveaux sectaires avaient hérité des Manichéens la croyance à un double principe, également puissant : l'un bon, l'autre mauvais ; ils déclaraient que la véritable Église ayant défailli sous Constantin, ils étaient, eux, les restaurateurs, les épurateurs de l'Épouse de Jésus-Christ ; ils établissaient la communauté des biens et abolissaient le sacerdoce ; ils faisaient de tout homme un prêtre et un pontife.

Cette hérésie, qui se serait discréditée elle-même par les mœurs de ses partisans, aurait passé comme tant d'autres flots qui ont battu le rocher de Pierre, si elle ne s'était érigée en un corps de société publique, et si elle n'avait rencontré l'appui des suzerains de la Provence, dont les mœurs corrompues redoutaient l'inflexible morale et l'autorité puissante de l'unité catholique. Raymond VI, comte de Toulouse, petit-fils du héros des Croisades (1), était à la tête des Albigeois ; son neveu, Roger, vicomte de Béziers, leur ouvrait ses villes et ses comtés et les défendait contre le saint-siège lui-même ; les comtes de Foix les admettaient dans les retraites inacces-

(1) Foulques était archevêque de Toulouse. C'était un homme éloquent, ferme et pieux. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Dominique. Avant d'être élevé au sacerdoce, Foulques s'était rendu fameux par ses poésies.

(1) Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, prit une part glorieuse à la première Croisade. Le Tasse l'a chanté parmi les héros de sa Jérusalem délivrée. Raymond VI possédait cinquante villes et cent châtellenies.

sibles des Pyrénées ; presque tous les châtellains, vassaux de ces suzerains, non-seulement protégeaient la personne des hérétiques, mais encore adoptaient et propageaient leurs doctrines. Mais aux temps difficiles, Dieu oppose les hommes vaillants : le saint-siège était alors occupé par le pape Innocent III, cœur généreux et bon, esprit prudent et sagace, main forte et courageuse. Après avoir tenté par ses lettres apostoliques et par la prédication de ses légats, tous les moyens de conciliation et de douceur, un événement terrible le força à élever la parole et le glaive : Pierre de Castelnau, légat du saint-siège, fut assassiné par les hérétiques, et celui qui lui avait porté le coup mortel, Jehan de Vesles, trouva asile à la cour du comte de Toulouse. Alors, Innocent s'adressa à Philippe-Auguste, suzerain de la Provence : « Levez-vous ! lui écrivait-il, » soldat du Christ, levez-vous, prince très-chrétien, le sang du juste crie vers vous ! » Le roi de France permit à ses barons d'aller combattre les hérétiques albigeois, et une armée nombreuse se leva et marcha vers la Septimanie. Raymond de Toulouse, épouvanté, demanda à se réconcilier avec l'Église ; il subit la pénitence publique que lui imposa Milon, légat du saint-siège, et marcha avec les Croisés contre les villes de la vicomté de Béziers. La Providence, qui suscite les hommes selon les événements, avait donné pour chef à cette croisade le comte Simon de Montfort, type du guerrier chrétien, beau, pieux et brave ; chevalier de l'Église opprimée, il vengea noblement ses droits, et grâce à son épée victorieuse, presque tout le pays de Béziers le reconnut pour seigneur ; mais lorsqu'à la mort du vicomte Roger, mort captif dans son château de Carcassone, Simon voulut recevoir l'investiture de la vicomté des mains de Pierre d'Aragon, celui-ci se refusa à la conférer, et ce refus fut le premier anneau rompu d'une longue chaîne : les seigneurs provençaux abandonnèrent

le parti de Montfort, et la Croisade recommença, non plus contre un seul suzerain, mais contre tous les barons de la Provence, fidèles à leur patrie, mais infidèles à leur foi, qui est aussi une patrie, patrie de l'âme et du cœur ! Simon de Montfort prit la ville de Lavaur, vit fuir la ligue provençale devant Carcassone, qu'il défendait, et afin de briser une à une les flèches de ce grand faisceau, il vint mettre le siège devant chaque châtellenie, remplaçant le seigneur vaincu par un des barons de son armée, et se faisant ainsi des vassaux avant même que d'avoir une suzeraineté. C'est durant cette période de son histoire que se passaient les faits que nous allons raconter. Mais avant que d'entrer en matière, n'oublions pas de rappeler à nos lectrices cet homme, compagnon de Simon de Montfort, comme lui champion de l'Église, mais portant le crucifix au lieu du glaive, élevant la voix pour convaincre et pour bénir et non pour commander, travaillant, non pour sa gloire, mais pour celle du Très-Haut, et dont la sévère douceur, la prédication éloquente, la vie austère, prédication de chaque jour, ont ramené plus de cœurs au catholicisme que le bras et l'épée de Montfort... Nous avons nommé Dominique de Guzman.

Manfride, qui portait déjà sur le front, malgré sa jeunesse et sa beauté, les tristesses de cette époque de déchirements, s'achemina lentement vers une partie du château qui semblait abandonnée. Elle traversa une longue galerie où étaient suspendus de vieux faisceaux d'armes et de bannières déchirées, et ouvrant une petite porte, elle se trouva dans une cour remplie de décombres. Au fond s'élevait un bâtiment de médiocre étendue, et qui contrastait singulièrement avec le reste du château. Celui-ci, d'une lourde architecture, appuyait largement sa masse puissante sur la roche nue et grise ; ses tours nombreuses, ses solides remparts, ses fenêtres rares et étroites, ses blocs géants

de pierre, tout en lui était un symbole de force ; le bâtiment vers lequel se dirigeait Manfride, au contraire, semblait posé sur le sol comme un oiseau prêt à s'envoler ; sa forme aérienne s'élançait au ciel comme une pensée ; de hautes fenêtres devaient épancher dans l'intérieur la lumière à grands flots, et son svelte clocher élevait dans les nuées ses sculptures délicates.

Ce monument était autrefois la chapelle du château, et quoiqu'elle fût la gardienne des sépultures des sires de Sorreze, la main violente du père de Manfride ne l'avait pas épargnée. Lorsque la jeune fille eut ouvert la porte à demi arrachée de ses gonds robustes, elle poussa un soupir, et s'avança lentement dans le lieu saint, dont l'aspect, quoique bien connu, éveillait toujours en elle un sentiment douloureux. L'autel était brisé, et éparpillait sur les dalles ses marbres précieux ; les statues des saints, renversées de leurs piédestaux, jonchaient la nef et le sanctuaire : images des martyrs, mutilées encore par le marteau de l'hérésie ; l'escalier de la chaire était rompu, les fresques byzantines étaient fendues par les rayons du soleil qui s'introduisait librement à travers les vitraux brisés ; tout était ruine et désolation... seule, une image de la sainte Vierge, adossée à l'un des piliers de la nef, avait survécu, et semblait dominer d'un angélique regard cette scène de destruction. Cette petite statue représentait Marie dans tout l'éclat de sa virginité sans tache ; debout, la nouvelle Ève foulait aux pieds le roi de l'abîme ; une main fidèle semblait avoir offert quelques hommages à cette image de la Mère du Christ : une guirlande de fleurs était suspendue autour d'elle, et l'enlaçait comme un cadre brillant et parfumé ; une lampe posée sur une colonne à demi brisée brûlait à ses pieds... ce fut là que Manfride vint s'agenouiller. Elle y resta un moment le front dans ses mains ; mais le bruit d'un pas léger lui fit relever la tête... Un homme était debout derrière elle. Son surcot de grosse laine annonçait

un pauvre serf ; mais lorsque rejetant son chaperon sur ses épaules, il laissa voir une figure jeune et noble, autour de laquelle s'enroulaient de longs cheveux blonds, Manfride le reconnut, et s'écria :

« Albéric ! est-ce bien vous ? Vous, ici ! mais c'est votre vie que vous risquez ! »

Il secoua dédaigneusement la tête, et dit : « Qu'importe !... je voulais vous voir ! »

Elle le regarda, et détourna la tête pour cacher ses larmes. Celui qui était devant elle, Albéric de Selvaz, avait reçu sa foi de fiancée en des jours plus heureux ; elle s'était habituée à l'aimer d'une affection permise ; mais les événements, qui avaient bouleversé des empires, avaient détruit aussi cette tranquille félicité !... Manfride était la fille d'un hérétique, et Albéric, fidèle à la religion, avait arboré des premiers le signe de la croisade... Tout leur malheur était dans ces mots....

« Manfride, lui dit-il, nous n'avons rien à craindre ; Elzéar, qui connaît la pureté de mes intentions, a protégé mon entrée, il protégera aussi ma sortie. Accordez-moi quelques instants d'entretien. »

Elle fit un signe d'assentiment, et, tremblante, elle s'assit sur une pierre renversée. Il se placa auprès d'elle. Devant eux gisait la statue mutilée d'un chevalier, étendue jadis sur le tombeau où reposaient ses restes mortels. La hache des Albigeois avait fracassé ses mains de marbre, jointes dans l'attitude de la prière et tenant un crucifix. Manfride le regarda avec tristesse, car cette effigie était celle de son aïeul !... Albéric prit la parole :

« Manfride, dit-il, demain les Croisés seront au pied de ces murailles ; leur innombrable armée ceindra ce rocher où vos ancêtres ont bâti leur demeure... Votre père, malgré son courage, n'apportera que quelques jours de résistance... la famine et la soif viendront en aide à Simon de Montfort... Le château sera pris... L'idée de vos périls m'accable, et n'y pouvant résister, j'ai devancé l'armée, je suis venu ici,

je suis venu réclamer mes droits, droits de fiancé, droits sacrés, jurés devant Dieu... Je suis venu vous conjurer de quitter ce château, repaire de l'hérésie, et de suivre votre époux.

— Vous suivre !

— Oui, Manfride. Simon de Montfort, qui est instruit de nos liens, vous offre la protection de sa bannière ; il veut vous tenir lieu de père, et demain nous conduire tous deux aux pieds de Dominique de Guzman, pour recevoir de sa main la bénédiction nuptiale. »

Manfride avait écouté en silence et les yeux baissés ; mais lorsque le jeune homme eut fini de parler, elle se leva, ramena son voile devant son visage, et dit :

« Adieu, sire de Selvaz, adieu ! »

Il s'élança vers elle : « Eh quoi ! s'écria-t-il, vous me quittez !... sans me répondre !... sans accorder un mot à ma prière ! »

Il la retenait par sa robe, et demeurait dans une attitude suppliante. Elle se retourna, et dit d'une voix concentrée :

« Je suis donc bien abaissée dans votre estime, je suis donc bien déchue de cette opinion qu'autrefois vous aviez de mon cœur, pour que vous, Albéric, vous me fassiez l'outrage d'une pareille proposition ! Vous suivre et quitter mon père ? Le quitter, alors que tous les dangers le menacent, alors qu'il est seul contre des ennemis redoutables, et me joindre, moi, son enfant, à ces mêmes ennemis !... Ah ! ce serait infamie devant les hommes et crime devant Dieu !

— Vous ne fuiriez pas seulement le danger, mais le contact impur de l'hérésie. »

Elle tordit ses mains avec angoisse.

« Mon père !... oui, il a cédé au courant du siècle, mais il a d'autant plus besoin des prières de son enfant. »

— Ah ! Manfride, qui me dit que vous-même vous n'avez pas cédé à ce torrent et que vous ne fuyez pas en moi le catholique fidèle... »

Elle le regarda avec une tranquille fierté,

puis tirant de son sein un rosaire d'ivoire :

« Voilà, dit-elle, le rosaire que Dominique de Guzman m'a donné, pendant ces jours heureux que j'ai passés au monastère de Prouille (1) ; il est le gage de ma foi, et la Mère de Dieu sait si je suis fidèle à son Fils ! »

Il prit le rosaire, et en baisa les grains jaunis :

« Hélas ! s'écria-t-il, unis et séparés ! c'est donc là notre sort !... Dieu nous réunit, et les hommes nous séparent !

— Non les hommes, mais le devoir... Je suis fille avant tout... Albéric, vous avez ma réponse, partez maintenant, fuyez ces lieux dangereux, rejoignez vos frères... Nous ne nous reverrons plus... Adieu !

— Nous nous verrons, ici même ; je viendrai réclamer mon épouse... Ne craignez pas l'assaut de ces murailles, Manfride... sous le bouclier et la cuirasse des Croisés, il y aura un cœur qui ne battra que pour vous.

— Soldat du Christ, dit-elle, adieu ! combattez pour votre maître, et ne songez plus à Manfride. »

III. — LE SIÈGE.

Le lendemain, dès le lever de l'aube, le guet, qui veillait au plus haut étage du beffroi, vit étinceler dans la vallée les lances et les bannières de l'armée des Croisés. Elle s'avavançait, impétueuse, innombrable, torrent du nord déchaîné sur le midi, et le sire de Sorrèze put compter au pied de ses rochers les pennons des plus nobles chevaliers de France. Simon de Montfort, Nevers, Montmorency étaient là ; ils s'installèrent dans le bourg désert, dont

(1) Le couvent de Prouille fut le premier monastère de sœurs pécheresses, bâti par saint Dominique. C'est le berceau de son ordre. Il l'avait fondé pour recevoir et préserver de l'hérésie les filles nobles, auxquelles les religieuses donnaient en celieu une éducation chrétienne (1208).

les habitants s'étaient réfugiés au château ; ils cernèrent d'une muraille de fer ces murailles de pierre, et quoique la position de cette antique demeure la mit presque hors de la portée de leurs flèches et de leurs viretons, ils espéraient s'en rendre maîtres, car la soif et la faim devaient combattre pour eux. Manfride, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, les regardait d'un œil mélancolique ; pour son cœur combattu par deux amours divers et légitimes, ceux qui venaient en armes contre le château de ses ancêtres étaient à la fois ses ennemis et ses frères, car ils professaient la même foi, et la croix qu'elle adorait brillait aussi sur leurs épaules. Elle remarqua que tout à coup le mouvement semblait s'arrêter ; les soldats cessèrent d'élever les tentes et de transporter les machines et les faisceaux d'armes ; les chefs cessèrent leurs inspections vigilantes, et presque toute l'armée se dirigea vers un point où le clergé, revêtu des ornements sacerdotaux, semblait se préparer à quelque cérémonie. Manfride les suivit des yeux : ils marchaient vers une colline où l'on avait élevé un autel rustique, surmonté d'un dais de feuillage. Les prêtres gravirent la colline ; les soldats et les capitaines s'agenouillèrent sur la terre, et Manfride vit monter à l'autel, pour célébrer le saint sacrifice, un homme de noble stature, et dont les cheveux d'un blond vifformaient autour de sa tête comme une nimbe dorée. Elle le reconnut aussitôt... On le nommait le chanoine d'Osma, le maître des prédicateurs, le prieur de Prouille : l'Eglise l'a nommé saint Dominique, l'Homme apostolique et le patriarche des Frères prêcheurs. Au monastère de Prouille, autrefois, il avait été pour Manfride un guide dans la voie du salut ; elle s'en souvint, et versa des larmes en le revoyant... puis, s'unissant de cœur au sacrifice, elle resta les mains jointes et les yeux fixés sur l'autel. Mais lorsqu'elle vit, au moment de la communion, plusieurs

chevaliers s'approcher humblement et recevoir le pain de vie, alors elle se voila le visage de ses mains, et dit dans l'amertume de son cœur : « Hélas ! mon Dieu ! qu'il est dur de vivre ainsi, comme une hérétique, une excommuniée, sans participer aux secours de votre Eglise, sans pouvoir même approcher les lèvres de la fontaine de grâce ! Là est mon Seigneur Jésus, et je ne puis aller vers lui ! là sont mes frères dans la foi, et je dois les considérer comme les mortels ennemis de mon pays et de mon lignage... Hélas ! qu'un tel exil est long ! »

Rien ne répondit aux plaintes de la jeune fille que l'écho endormi sous les voûtes. Au château, tout se préparait à la résistance : les hommes étaient à leur poste ; sur les remparts s'élevaient des amas de flèches et des pierres destinées à écraser les assaillants sous leur poids. Manfride fut chargée par son père du soin de remettre les vivres à un des bas-officiers de la petite garnison, car en ce temps-là comme aujourd'hui les femmes étaient les économes du manoir et l'administration domestique ne roulait que sur elles.

Le siège durait déjà depuis cinq jours ; les Croisés, indignés d'être retenus au pied de ces roches, s'étaient rués plusieurs fois à l'escalade, mais les assiégés les avaient accablés sous une nuée de flèches, et ils n'avaient pu même aborder la première enceinte. Voyant ces échecs successifs, Simon de Montfort établit dans un passage, d'où les Provençaux, trop faibles pour risquer une sortie, ne pouvaient le débusquer, les machines terribles alors en usage, et qui, mues par des bras vigoureux, lançaient sur les remparts et dans les cours du château, des masses énormes de rocher. La garnison, peu nombreuse, essuya de grandes pertes, et quoique bien des bouches fussent déjà closes par la mort, Manfride regardait cependant avec souci la petite quantité de farine et de viande salée qui lui restait pour pourvoir aux besoins des soldats de son

père. Dans l'après-dînée du cinquième jour, seule avec une femme réfugiée au château, elle puisait l'eau destinée au repas du soir ; debout, comme autrefois les filles de Laban, auprès du puits antique, elle recevait des mains de cette femme le seau rempli d'une eau pure, et le versait dans les barriques de bois, dont les soldats se partageaient le contenu. Tout à coup, la pauvre vassale fit un geste d'effroi, et montra à Manfride le dernier seau qu'elle venait de tirer.... il était rempli d'une boue liquide et verdâtre... le puits, l'unique puits du château, venait de tarir!... Manfride leva les yeux au ciel, avec cette résignation que donne l'habitude du malheur, puis elle dit :

« Sur votre vie, ne parlez de rien à nos gens... la provision suffit pour ce soir.

— Oui, damoiselle : et qui sait si nous aurons soif demain ! »

Manfride remplit d'eau pure une petite amphore d'argent, trouvée dans les ruines d'un palais romain, à Narbonne, et la porta dans la salle où son père prenait ses repas. Elle l'attendit longtemps.... franchissant enfin les cours sombres et mornes, elle se rendit au pied des murailles intérieures. Elles avaient cessé de retentir du choc des pierres et des gémissements des blessés ; la nuit qui s'approchait rendait le combat impossible ; les Croisés étaient réunis autour des feux de leur camp, et le châtelain de Sorrèze descendit de ses bastions, triste, épuisé de fatigue.

Il vint vers sa fille et dit : « Trois hommes morts et cinq blessés aujourd'hui ; Robin, Gauthier et Pons... Ces pierres maudites les ont abattus, comme des taureaux tombant sous la masse...

— O mon père ! quelle malheureuse guerre!... quelle guerre impie !

— Impie!.... mais nous défendons la vraie cause de Dieu !... Qu'est-ce que Rome maintenant, si ce n'est...

— De grâce!

— Oui, tu soutiens les oppresseurs de la Provence, je le sais !

— Que ne puis-je donner ma vie, ô mon père ! pour qu'il n'y ait plus ni oppresseurs, ni opprimés, ni vainqueurs, ni vaincus, mais des enfants du même Dieu, des fils d'une même patrie ! »

Il secoua la tête et ils entrèrent dans la salle, où un frugal repas les attendait. Manfride servit son père, posa auprès de lui l'amphore romaine remplie d'eau et une bouteille de vin de Limoux. Le vieillard but avec empressement, car dans cette misérable mortalité où nous vivons, le besoin des sens domine souvent l'inquiétude de l'âme; puis il dit : « Que cette eau limpide m'a fait de bien ! L'eau de la fontaine de Bethlehem n'était pas plus agréable à David.... Mais qu'as-tu, Manfride ? tu pleures ?

— Hélas ! mon père, je pleure parce que cette eau est la dernière que je pourrai vous offrir... le puits est tari ! »

IV. — L'ASSAUT.

Minuit venait de tinter au beffroi du château ; l'on n'entendait rien que le cri monotone des sentinelles ; l'on ne voyait rien que les feux du ciel brillant d'un placide éclat, et les feux du camp, ondoyant à peine sous la tranquille haleine d'une nuit d'été. Manfride venait de se jeter sur sa couche sans quitter ses vêtements du jour ; fatiguée, accablée de lassitude et de chagrin, elle s'endormit profondément ; mais les pensées qui, dans les heures de veille, préoccupaient son esprit, passèrent encore sous ses yeux en images chimériques. Elle revit Pierre de Castelnau, le premier martyr de ces dissensions funestes ; elle le revit montrant aux soldats du Christ la large blessure par où son sang et sa vie s'étaient échappés. Cette pâle figure s'évanouit... Une grande lumière l'environna tout à coup... elle vit, sur un trône splendide, un homme au visage doux et radieux, elle le reconnut.... C'était le Christ !

elle s'élançait vers lui, pleine d'amour et de foi... mais un autre spectacle attira ses regards : un homme, aux pieds du juste Juge, paraissait attendre sa sentence... cet homme, dont le front livide et consterné semblait déjà foudroyé par un arrêt terrible... c'était le père de Manfride ! Glacée d'effroi, elle étendit ses mains vers le Sauveur du monde... lorsqu'un livre s'ouvrant à ses yeux, elle y lut ces paroles : *Celui qui n'est pas de l'Eglise de Jésus-Christ, n'a point droit aux récompenses de Jésus-Christ* (1). Tout disparut... Elle s'éveilla... Ses cheveux étaient trempés de sueur, son cœur frappait à coups redoublés dans sa poitrine, et une angoisse sans nom étreignait son âme : elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle... la porte de son oratoire était entrebâillée... elle y vit briller comme le rayon d'une lampe, et entendit un bruit confus de voix. Revenant aussitôt à la réalité, elle quitta son lit et s'élança vers cette chambre. Le sire de Sorrèze s'y trouvait, debout, une lampe, à la main ; il éclairait Elzéar qui, à genoux, venait, à l'aide d'un pic de fer, de desceller une des dalles de marbre gris, formant le pavé de cette petite chambre. Cette dalle soulevée laissait voir un étroit escalier dont la spirale noire et profonde semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

« Ma fille ! dit le sire de Sorrèze, voilà le secours que nos prudents ancêtres nous ont ménagé. Cet escalier conduit à une route souterraine qui aboutit aux rives du Sors ; j'y vais descendre avec Elzéar ; nous remplirons ces outres que tu vois, et demain, après le combat, nos gens pourront encore boire l'eau du ciel. »

Elle soupira à la vue d'une ressource si chétive et si désespérée.

« Je croyais, continua-t-il, que tu ne m'aurais pas entendu.

— Mon père ! reprit-elle, puisque je

connais maintenant votre secret, souffrez que je vous accompagne.

— Là ! dans ces souterrains ?

— Ma place est auprès de vous ; et s'il faut courir des dangers, mieux vaut que ce soit à vos côtés. »

Il répondit par un geste de refus, et descendit les premières marches de l'escalier. Elle le suivit... il ne résista point.

Elzéar allait en avant, portant sur son épaule les outres désenfilées. Cet escalier, construit en pierres de taille, était étroit, tortueux, mais solide ; quelques ouvertures habilement pratiquées entre les pierres des murailles, y ménageaient une atmosphère respirable ; cependant l'air devenait de plus en plus brûlant, à mesure que Manfride et ses compagnons descendaient dans les profondeurs de cet abîme. Ils avaient, d'après leur calcul, dépassé depuis longtemps les fondements du château ; la partie de l'escalier qu'ils foulaient maintenant était taillée dans le rocher même qui supportait la demeure des sires de Sorrèze ; ils étaient presque au niveau de la vallée, quand un souffle d'air pur vint leur rafraîchir le visage. L'escalier s'arrêtait ; ils sentirent sous leurs pieds la terre unie et compacte, et se virent dans une galerie large, peu élevée et soutenue à d'égales distances, par de forts piliers de granit. Un courant d'air très-vif ranima leurs forces, ils s'avancèrent rapidement.

Après un quart d'heure de marche, Elzéar s'écria : « Nous sommes arrivés ! » Et sa main écartant des branchages qui voilaient l'entrée de la voûte, il montra à Manfride et à son père, le Sors dont les eaux fraîches et limpides semblaient bercer le reflet des étoiles. Tout était paisible dans la campagne ; les feuilles frémissaient harmonieusement, les oiseaux gazouillaient dans leurs nids, l'eau murmurait sur les cailloux... Manfride se sentit émue d'un sentiment inaccoutumé de bonheur, et les larmes aux yeux, elle éleva son âme à Dieu.

Elzéar s'étant couché à terre buvait à

(1) Saint Cyprien, évêque de Carthage.

longs traits cette eau savoureuse; le père de Manfride y mouilla aussi ses lèvres, et puis tous deux commencèrent à remplir les outres. La jeune fille les aida activement. Pendant ce travail, Elzéar se prit à dire, en montrant la rive opposée :

« Si nous le voulions cependant, messire, nous serions bientôt hors de l'atteinte des Croisés ! En traversant ce ruisseau, quelques heures de marche nous mèneraient sur les terres du comte de Toulouse ou sur celles du comte de Foix ; là, nous trouverions un asile.

— Ne parle pas ainsi, répondit le sire de Sorrèze ; si Montfort, un jour poursuivi de près par l'ennemi, se trouvant en sûreté sur le bord opposé d'une rivière, et voyant les gens de pied livrés aux sabres et aux piques des Sarrazins, revint sur ses pas, disant : « Je ne veux pas laisser les pauvres du Christ à l'abandon ! » dois-je faire moins pour mes vassaux, pour mes pauvres paysans réfugiés dans mon château?... Honte sur le chevalier capable d'une telle félonie ! L'on n'est fort qu'à condition de protéger le faible... »

Elzéar, quoique serviteur fidèle, ne comprenait rien à cette théorie. Il continua de remplir les outres. La nuit allait vers son déclin ; les étoiles commençaient à s'effacer, le disque de la lune n'offrait plus qu'une forme vaporeuse et indistincte ; Lucifer seul brillait d'un splendide éclat sur les nuées d'un bleu sombre ; Manfride et son père, suivis d'Elzéar, s'enfoncèrent de nouveau dans l'obscurité galerie, chargés des outres pesantes qui ralentissaient leur marche. La jeune fille dit en son cœur un mélancolique adieu à la nature qu'elle venait de revoir, superbe et riante ; elle reprit, l'âme oppressée, le chemin de cette prison de granit, de ce nid de vautour qui, avant peu de jours, avant peu d'heures, peut-être ! deviendrait un champ de carnage et le tombeau des siens. Ils gravirent péniblement l'étroit escalier ; mais arrivés à l'endroit qui de-

vait correspondre au niveau des remparts, un bruit sourd frappa leurs oreilles. Le sire de Sorrèze écouta un instant, penché vers la terre.

« C'est la sape ! s'écria-t-il avec un effroi mêlé de colère, et ils dorment au château ! »

Aussitôt, plein d'une ardeur juvénile, il gravit les marches tortueuses ; Manfride le suivit... L'escalier fuyait sous leurs pas, et le bruit des pioches et des marteaux les poursuivait dans leur course rapide. Ils arrivèrent enfin dans l'oratoire.

« Aux remparts ! dit le sire de Sorrèze. à Elzéar ; sonne la trompe !... rassemble nos hommes !.... C'est un jeu de vie ou de mort !

— Ah ! mon père ! s'écria Manfride, s'il faut mourir, pensez à Dieu ! »

Il fit un geste désespéré et la quitta rapidement. Il vola aux remparts ; mais il vit d'un coup d'œil que tout était perdu. Les mineurs, protégés par la nuit, avaient ébranlé ces fortes murailles, une brèche étroite venait de s'ouvrir, et les chevaliers croisés s'y précipitaient en foule. La garnison, surprise, les reçut au bout des piques et des lances, mais elle succombait sous le nombre. L'intrépide châtelain ranima le courage de ses soldats ; une lutte formidable s'engagea ; les remparts et les cours devinrent une lice où le sang coula bientôt à grands flots, où les cadavres des Français se mêlèrent à ceux des Provençaux. Enfin, un cri s'éleva... et l'on vit Montfort, debout et agitant sa formidable épée : un cadavre gisait à ses pieds... c'était celui du sire de Sorrèze !... A cette vue, les habitants du château se rendirent à merci, mais la victoire fut cruelle et implacable. Au milieu des scènes de carnage, des cris de désespoir, un jeune homme se fraya un passage à travers les groupes sanglants ; Montfort venait derrière lui... un prêtre le suivait, s'arrêtant plus d'une fois pour sauver, par une parole puissante et douce, les misérables vaincus. Tous les trois franchirent les corridors, traversèrent les cours

du château, et entrèrent dans une chapelle ruinée : là, Manfride était à genoux devant l'image de Marie; elle priait. Montfort et Dominique allèrent vers elle; ils étendirent sur sa tête, l'un son épée, l'autre son crucifix, en signe de protection.

« Ma fille! dit le religieux, ne craignez rien.

— Damoiselle, dit le chevalier, l'épée de Montfort est votre sauvegarde.

— Manfride, s'écria Albéric, je viens accomplir mes promesses et réclamer les vôtres! »

Elle les regarda tous.

« Manfride, continua l'impatient jeune homme, ma mère est venue au camp avec ses suivantes, elle veut vous emmener dans sa demeure, elle veut vous nommer sa fille... vous l'aimiez autrefois.... venez auprès d'elle!

— Venez auprès de vos amis, de vos frères dans la foi! » dit Montfort.

Elle secoua la tête et répondit :

« Sire de Montfort! j'ai entendu les cris de vos soldats, et je sais que votre épée a bu jusqu'à la garde le sang de mon père. Vous, Albéric, je vous vois couvert du sang de mes proches et de mes vassaux... Il ne peut y avoir d'alliance entre nous... Je n'ai plus qu'un asile sur la terre!... Mon père! ajouta-t-elle en se jetant aux pieds de Dominique, recevez-moi au nombre de vos filles, et puisse mon sacrifice obtenir de Dieu l'éternel repos de celui qui m'a donné la vie! »

Peu d'années après, Manfride de Sorreze mourut professe au couvent de Saint-Sixte, à Rome (1).

M^{me} EVELINE RIBBECOURT.

(1) Voir, pour l'histoire de cette époque, *l'Histoire de la Vie d'Innocent III*, par Hurter; *la Vie de saint Dominique*, par M. de Lacordaire, etc.

A UN ENFANT.

Quoique jeune, sur la terre,
Je suis déjà solitaire.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

« Ainsi qu'un lys flétri, pourquoi pencher la tête?

Enfant! quelle tristesse à l'âge du plaisir!

Notre monde déjà n'a-t-il donc plus de fête

Que tu puisses choisir?

L'enfant doit être gai, s'il a l'âme innocente,

S'il aime bien sa mère, et s'il craint le bon Dieu,

S'il le prie à genoux pour que sa main puissante

Le protège en tout lieu.

O malheureux enfant! est-ce le vice immonde

Qui sur ton front si pur pose sa lourde main?

Mais non : tu viens de naître et ne connais du monde
Que les fleurs du chemin.

Pourquoi donc ce chagrin ? dis-moi ta peine amère !

Je veux te consoler et calmer ton émoi...

— J'ai perdu tout bonheur, car j'ai perdu ma mère...

Étranger, plaignez-moi !

— Oh ! pleure ! pleure, enfant ! Tu trouveras sans doute

Plus d'un amour aux lieux où tu portes tes pas ;

Mais l'amour d'une mère, hélas ! sur notre route

Ne se retrouve pas.

LÉON MAGNIER.

REVUE DES THEATRES.

Il n'y a pas eu, durant ce mois, mesdemoiselles, une seule pièce de théâtre qui fût digne de vous être racontée. Le mois

prochain je serai plus heureuse, j'aurai
la Fée aux Roses.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DU IX^e NUMÉRO.

Réponse. Naples était gouvernée, sous le règne de Philippe IV, au nom de l'Espagne, par le duc d'Arcos, et des actes de tyrannie ou du moins de rigueur, exercés à propos des droits perçus sur les objets d'une consommation journalière, avaient provoqué le mécontentement du peuple ; un simple pêcheur, nommé Thomas Aniello (par contraction Mas' Aniello), enflamma encore, par les saillies d'une éloquence populaire, la haine des Napolitains contre les Espagnols. Les mécontents se portèrent avec fureur vers les bureaux des accises et les réduisirent en cendres, et Masaniello, qui avait marché à leur tête, fut proclamé chef suprême du gouvernement. Trois cent mille hommes armés lui obéissaient. Le duc d'Arcos, retranché dans un château-fort, pressé par les insurgés, fut obligé de leur rendre les privilèges qu'autrefois Charles-Quint avait

accordés à la ville ; il eut une entrevue avec Masaniello, et pour témoignage de sa bonne volonté, le grand d'Espagne, à la vue de tout le peuple, embrassa le simple pêcheur.

Porté en triomphe par les Napolitains, Masaniello rencontra sa mère, pauvrement vêtue et toute courbée par le travail ; aussitôt, il se jeta à genoux dans la poussière, afin de recevoir sa bénédiction. Mais, soit qu'il voulût faire passer la terreur dans toutes les âmes, soit qu'élevé trop haut, il fût en proie au vertige ; à ces premiers mouvements de vertu, l'on vit succéder bientôt des actes de cruauté et de folie tout à la fois. Le pillage et les proscriptions signalèrent son règne passager et détruisirent le prestige dont l'avait revêtu l'exaltation populaire. Sa tête s'égarait de plus en plus ; il était livré à une sombre mélancolie. Un jour, il fut appelé auprès

d'une fenêtre par quelques hommes apostés; il s'avança avec confiance; mais aussitôt, ils tirèrent sur lui plusieurs coups de fusil... Masaniello expira, en disant : « Ah! les ingrats!... Ah! les traîtres! » (1647)

L'insurrection continua après sa mort; le vice-roi fut de nouveau attaqué dans la forteresse où il s'était réfugié; la cour d'Espagne envoya en vain une armée navale, commandée par le jeune don Juan d'Autriche : les Napolitains ne parurent point intimidés; ils proclamèrent le gouvernement républicain, et résistèrent aux Espagnols.

Le jeune duc de Guise était en ce temps-là à Rome; il se croyait des droits au trône de Naples, comme étant issu du roi René d'Anjou, par les femmes (1). Plein d'une ardeur romanesque, il se rendit à Naples, et essaya de rétablir l'ordre parmi la population effrénée dont il désirait devenir le souverain. Des divisions intestines régnaient parmi ce peuple : le duc de Guise, jeune homme aimable, brillant et léger, ne put ni les combattre ni les calmer, et les Espagnols profitèrent de ces discordes. Des négociations furent entamées; la cour d'Es-

pagne promit le rappel du duc d'Arcos, odieux aux Napolitains, et une pleine amnistie pour tous ceux qui auraient participé à ces troubles. Le duc de Guise essaya en vain, malgré sa bravoure et ses efforts, de s'opposer aux succès des Espagnols; il sortit de Naples avec un détachement de troupes, afin de s'opposer aux travaux que l'ennemi faisait exécuter du côté de Baïa : son absence lui fut fatale. Don Juan d'Autriche se montra à la tête des troupes espagnoles, et comme il avait des intelligences avec la plupart des insurgés, il se fit livrer les postes les plus importants : les mots de paix, de réconciliation furent prononcés de part et d'autres; le peuple, fatigué de misère et de combats, accueillit les Espagnols avec joie, et ainsi fut terminée une insurrection qui durait depuis neuf mois et qui avait fait couler des torrents de sang.

Le duc de Guise, averti de ces changements, se jeta dans les Abruzzes; il fut poursuivi, et malgré son intrépidité, il fut fait prisonnier, et conduit en Espagne, où il demeura cinq ans.

MÉLANGES.

LA ROSE D'OR.

En 1049, saint Léon IX gouvernait l'Église lorsqu'il institua la cérémonie de la *Rose d'or*.

Chaque année, le quatrième dimanche de carême, le pontife bénit cette Rose, ointe de baume et de chrême, et en fait don aux souverains, aux personnes de distinction, aux villes, aux églises.

Pie IX, qui vient d'être parrain de la

princesse royale, fille de la reine de Naples, en religieux souvenir de cet événement si cher à son cœur, a voulu faire à Sa Majesté le don de la Rose d'or.

Pour cette cérémonie, le saint-père a désigné comme son ab-légat, Mgr Giuseppe Stella, son camérier principal.

A onze heures du matin, Mgr Stella se rendit à l'oratoire particulier de LL. MM., où il célébra le sacrifice de la messe, à laquelle assistaient LL. MM., les princes, les princesses et le comte Trapani, avec leur suite. On plaça sur l'autel un vase d'or

(1) Yolande d'Anjou, fille du roi René, fut l'épouse de Ferrand de Vaudemont, aïeul de Henry Guise, le *Balafré*.

aux armes de Sa Sainteté, au milieu duquel s'élevait un bouquet de roses d'or : la Rose qui s'élevait au-dessus des autres, était la Rose consacrée par le baume et le chrême.

La messe terminée, les augustes personnages se sont assis : un des prêtres assistants a lu le bref par lequel le pape charge l'ab-légat d'offrir en son nom la Rose à la reine ; ensuite le vase ayant été pris sur l'autel, a été présenté à Sa Majesté, qui a étendu la main pour y prendre la Rose, et l'ab-légat lui a adressé un discours en latin dont voici la traduction :

« Prenez de nos mains la Rose que nous vous donnons par commission spéciale du très-saint-père en Jésus-Christ, notre seigneur Pie IX, par la divine Providence, pape ; laquelle Rose indique la joie des deux Jérusalem, c'est-à-dire de l'Église

triomphante et militante, par laquelle cette fleur apparaît à tous les Chrétiens fidèles, étant la joie et la couronne de tous les saints.

» Que Votre Majesté l'accepte, que noble, puissante et ornée des grandes qualités, suivant le monde, elle soit, par le Seigneur Jésus-Christ ; ennobli d'une vertu plus grande, comme une rose plantée sur le courant d'une eau abondante, et daigne, dans sa clémence infinie, vous accorder cette grâce, celui qui est trois et un dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! »

Après avoir baisé la Rose, l'ab-légat a annoncé que Sa Sainteté accordait une indulgence plénière à toute la famille royale ; puis après la bénédiction et la lecture de l'Évangile final, il s'est retiré auprès de Sa Sainteté.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE, EN 1849.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

En examinant les belles pièces d'orfèvrerie exposées par nos plus habiles fabricants, on est vivement frappé du bon goût des formes, du fini et de la délicatesse des ornements. Un groupe, sorti des ateliers de M. Froment-Meurice, est particulièrement remarquable. Ce groupe destiné à servir de surtout de table est une véritable œuvre d'art. Les Titans placés sur un rocher d'aspect sauvage soutiennent le globe céleste ; des Amours voltigent autour de ce globe, au sommet duquel on voit trois gracieuses Divinités. C'est sur les dessins de M. Jean Feuchères que M. Froment-Meurice a fait exécuter cette magnifique composition. Il a fallu trois années de travail pour l'amener à bonne fin.

M. Odier, dont les ateliers sont renommés depuis si longtemps, a enrichi l'Exposition d'un service d'argenterie qui a été commandé par un Américain. Chaque candélabre seul est du prix de 7,000 fr.

On remarque aussi de fort belles pièces parmi celles exposées par M. Lebrun ; notamment une bouilloire à thé et une tasse et sa soucoupe. Les ciselures sont charmantes ; elles représentent des animaux et des fruits d'une vérité parfaite.

Nos fabricants de bronze ne sont pas demeurés oisifs ; plusieurs ont cherché à reproduire l'usage qu'ont eu quelques statues antiques de composer une même œuvre de matières diverses. M. Dénier a envoyé une très-agréable dame romaine, en ivoire, enveloppée dans sa tunique de bronze vert. M. Vittor a exposé une pendule d'un fort beau style, au-dessus de laquelle une jeune Grecque joue aux osselets. Cette jolie statuette est mi-partie or, mi-partie albâtre ; l'effet en est plein de charmes.

Si nous passons maintenant à l'examen des étoffes, nous trouverons que cette fabrication n'a pas cessé de faire des progrès en France. Les cotonnades de Rouen, celles

de Sainte-Marie-aux-Mines méritent de fixer l'attention ; elles réunissent le double avantage du bon marché et de la solidité. Les habitants des campagnes en font une grande consommation. C'est une fabrication intéressante à ce point de vue, et aussi parce qu'elle fait vivre un très-grand nombre d'ouvriers. Dans la Normandie seule, cette industrie occupe plus de deux cent mille personnes, hommes, femmes et enfants.

Les produits de Tarare sont d'un autre ordre ; ses organdis, ses mousselines, ses tarlatanes sont connus de vous, mesdemoiselles, qui en faites usage pour vous parer. Les étoffes brodées pour rideaux se distinguent par la finesse du tissu et par la richesse et le bon goût des dessins. Une heureuse innovation surtout a été celle de substituer aux fleurs détachées des compositions embrassant entièrement la superficie des rideaux : on est parvenu ainsi à créer des objets d'une élégance et d'une somptuosité admirables.

Mais toutes les fortunes ne peuvent atteindre aux magnificences de Tarare ; les fortunes médiocres trouveront un ample dédommagement dans la fabrique de Saint-Quentin. Là on reproduit en broché les plus riches dessins, et on les fait avec une perfection qui ne laisse rien à désirer.

MM. Grassot, Joly, Croissot de Lyon, ont exposé les plus riches damas, brocarts et lampas, les plus beaux velours, les plus moelleux satins. L'antique réputation de la fabrique lyonnaise est dignement soutenue aussi par M. Azemenitz qui a envoyé à l'Exposition une portière que lui avait été commandée un protecteur des arts, M. le duc de Luynes.

Depuis quelques années, les dentelles ont repris faveur. C'est très-bien, il faut encourager cette industrie qui fait vivre en France huit cent mille femmes, et qui a l'avantage de pouvoir s'exercer au logis, sans trop négliger les soins du ménage.

Le progrès est remarquable dans la fabrication de la dentelle, en Auvergne surtout, où le travail était un peu grossier. M^{lle} Julien, du Puy, M. Robert Faure ont exposé des objets d'un très-beau noir dont le dessin est correct et élégant. MM. Pigache et Mollet, qui tout récemment ont fondé un nouvel établissement à Chantilly, ont réussi à perfectionner les dentelles noires.

Alençon non plus n'est pas resté en arrière. Ses dentelles ont atteint un degré de perfection qui justifie leur vogue, et qu'il nous semble difficile de dépasser.

Je terminerai cette visite à l'exposition par une invention fort utile. C'est un appareil destiné à remplacer les sangsues. Cette mécanique a l'avantage de fonctionner toujours, de ne causer aucune douleur, de ne point laisser de cicatrices, et de plus, son aspect n'est ni repoussant ni hideux comme celui des annélides dont il doit remplir les fonctions. L'Académie de médecine a décidé, dans une de ses séances, que l'appareil de M. Alexandre est un instrument très-utile qui, dans le plus grand nombre de cas, peut remplacer avantageusement les sangsues naturelles. Les comités de la guerre et de la marine, ceux des hôpitaux et des hospices civils, se sont empressés d'en adopter l'emploi.

Les *sangsues mécaniques* se vendent chez leur inventeur, M. Alexandre, passage de l'entrepôt des Marais, n° 6.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Economie Domestique.

GATEAU DE POMMES DE TERRE.

Pesez une demi-livre de grosses pommes de terre jaunes — lavez-les — mettez-les dans une marmite de fonte — couvrez-les d'un linge mouillé — prenez le couvercle de la marmite, fermez-la hermétiquement. — Quand les pommes de terre sont cuites, mettez-les dans un saladier, avec un pilon de bois, réduisez-les en pâte. — Pesez deux onces de sucre en poudre, jetez-les sur les pommes de terre, — ajoutez-y trois jaunes d'œufs dont vous avez mis les blancs dans

un autre saladier — pétrissez le tout ensemble — ajoutez-y le jus d'un petit citron et la moitié de son écorce, coupée en petits filets longs d'un centimètre et larges de deux millimètres. — Battez les trois blancs d'œufs — ajoutez-les à la pâte — graissez d'huile une petite tourtière — versez-y cette pâte — posez votre tourtière sur un feu doux, et recouvrez-la d'un four de campagne sur lequel vous avez mis un peu de feu et de cendres chaudes. — Servez chaud.

CONFITURES DE POIRES D'ANGLETERRE.

Prenez 50 poires d'une moyenne grosseur, qui ne soient pas très-mûres — peler-les (il serait bon que votre couteau ait une lame d'argent) — jetez ces pelures dans une petite cruche — coupez les poires en six quartiers, dont vous ôtez les pépins et les pierres que vous jetez sur les pelures.

Pesez votre fruit — pour une livre (1 demi-kilogramme) pesez trois quarts de sucre (3 hectogrammes 75 grammes) — pilez ce sucre — mettez une partie de ce sucre dans une bassine — puis une partie de fruit et ainsi de suite. — Laissez macérer le tout ensemble pendant deux ou trois heures — placez la bassine sur un feu doux d'abord, que vous augmentez lorsque le sucre est fondu, et laissez le tout bouillir pendant trente à trente-cinq minutes.

Dès que vous avez mis la bassine sur le feu, vous prenez un beau citron dont vous enlevez l'écorce — vous exprimez le jus de ce citron dans une tasse — vous en ôtez

soigneusement les pépins — vous coupez l'écorce du citron en filets longs d'un centimètres et larges de 2 millimètres — jetez ces filets de citron dans votre bassine, et laissez cuire vos confitures — lorsqu'elles sont cuites, mettez-y le jus du citron.

Si au lieu du citron vous préférez la vanille, quand les confitures commencent à bouillir, vous y introduisez un bâton de vanille et l'y laissez quinze minutes.

Les confitures à la vanille, quand elles sont cuites, doivent être couleur de marmelade d'abricots un peu foncée.

Les confitures au citron doivent être plus blanches.

Vous n'avez pas oublié les pelures, les pépins et les pierres des poires. Jetez de l'eau dessus, tout cela fermentera, et après trois jours, vous passerez cette eau à travers une chausse de papier Joseph posé dans un entonnoir placé dans une bouteille, et vous aurez une espèce de poiré très-agréable.

CORRESPONDANCE.

Ma fenêtre est ouverte, je t'écris en vue d'un beau ciel d'automne... ni gris, ni bleu, un de ces cieux que l'on peut regarder sans cligner les yeux ni froncer les sourcils; le sifflet du départ des wagons m'arrive de bien loin, j'entends la musique d'un régiment qui retourne à sa caserne, Notre-Dame de Lorette, ma paroisse, sonne lentement les heures... elles vont s'écouler bien vite... car je suis avec toi, et nous allons commencer les travaux qui sont indiqués sur notre planche X.

Le n° 1 est une pale avec les lettres A. M. : *Je vous salue, Marie!* Sur mousseline, tu broderas cette pale au plumetis. Sur gros-de-Naples blanc, ou sur cachemire, tu la broderas en soie blanche, demi-torse; tu feras en argent les lettres et les petites boules, ainsi que les tiges et les épines, et tu l'entoureras d'une frange en soie blanche mêlée de fils d'argent.

Ce dessin pourrait servir pour une custode; tu la ferais en velours ou en moire groseille, tu broderais ces feuilles en soie verte, demi-torse; les lettres, l'une en or, l'autre en argent, et les petites boules, en or ainsi que les épines; la tige qui retient la couronne du milieu, tu la ferais en or, et la frange du tour serait en soie, mêlée de fils d'or. Afin de grandir cette custode tu éloignerais du milieu les quatre angles du dessin.

Ce dessin peut encore servir pour une pelote, un mouchoir, un oreiller d'enfant; cette pelote et ce mouchoir seraient garnis d'une dentelle; cet oreiller, de percale serait garni d'une bande d'étoffe pareille, laquelle bande serait festonnée et dans chaque feston se trouverait une des feuilles de la couronne qui entoure le chiffre.

Le n° 2 est l'entre-deux que j'ai choisi

pour être brodé par toi au-dessus de chacun des plis de ta robe de mousseline.

Le n° 3 est encore un entre-deux qui peut servir au même usage.

Le n° 4 est un encadrement de mouchoir; il peut convenir pour camisole ou bas de jupon, et se brode en feston plein.

Le n° 5 est un encadrement de mouchoir qui peut être employé pour le même usage que le n° 4, et se brode de même.

Yolande et *Zoé* sont les deux noms dont les initiales complètent l'alphabet de lettres gothiques; tu peux donc maintenant composer tous les noms du calendrier, ainsi que tous ceux que nous devons aux pays étrangers et à la fantaisie de nos romanciers... Mais, je l'avoue, je n'aime que les noms qui nous donnent des patrons dans le ciel.

Le n° 6 est une bavette pour tout petit enfant; elle se fait au crochet.

La petite dentelle du bas peut servir pour garnir des pantalons.

Le n° 7 est un bonnet d'enfant qui se fait aussi au crochet.

DENTELLE FEUILLE DE ROSIER.

N° 8. Achète du fil d'Écosse n° 100, des aiguilles de 2 millimètres de circonférence. Monte 29 mailles et tricote un tour à l'endroit.

Observation : tu tricoteras à l'endroit, tant que je ne te dirai pas de tricoter à l'envers.

1^{er} tour. Tricote 4 mailles simples — jette le fil sur ton aiguille de droite — 2 mailles ensemble — 1 maille simple — jette le fil — 1 maille simple — 2 ensemble — 1 à l'envers — 2 ensemble — 1 simple — 1 à l'envers — 1 simple — 2 ensemble — 1 à l'envers — 2 ensemble — 1 simple — jette le fil $\frac{1}{2}$ — 3 simples —

jette le fil — 2 ensemble — jette deux fois le fil — 2 simples. (Tu dois avoir encore 29 mailles sur cette aiguille.)

2^{me} tour. 3 mailles simples — 1 à l'envers — 2 simples — jette le fil — 2 ensemble — 4 mailles à l'envers — 1 simple — 2 à l'envers — 1 simple — 4 à l'envers — 2 simples — jette le fil — 2 ensemble — 2 simples. — (29 mailles.)

3^{me} tour. 4 mailles simples — jette le fil — 2 ensemble — 1 simple — jette le fil — 1 simple — 2 ensemble — 1 à l'envers — 2 ensemble — 1 à l'envers — 2 ensemble — 1 simple — jette le fil — 3 simples — jette le fil — 2 ensemble — 4 simples. (27 mailles.)

4^{me} tour. 6 mailles simples — jette le fil — 2 ensemble — 4 à l'envers — 1 simple — 1 à l'envers — 1 simple — 1 à l'envers — 1 simple — 4 à l'envers — 2 simples — jette le fil — 2 ensemble — 2 simples. (27 mailles.)

5^{me} tour. 4 mailles simples — jette le fil — 2 ensemble — 1 simple — jette le fil — 1 simple — jette le fil — 2 ensemble — 1 à l'envers — 1 simple — 1 à l'envers — 2 ensemble — jette le fil — 1 simple — jette le fil — 3 simples — jette le fil — 2 ensemble — jette deux fois le fil — 2 ensemble — jette deux fois le fil — 2 simples. (32 mailles.)

6^{me} tour. 3 mailles simples — 1 à l'envers — 2 simples — 1 à l'envers — 2 simples — jette le fil — 2 ensemble — 5 à l'envers — 1 simple — 1 à l'envers — 1 simple — 1 simple — 1 à l'envers — 1 simple — 5 à l'envers — 2 simples — jette le fil — 2 ensemble — 2 simples. (32 mailles.)

7^{me} tour. 4 mailles simples — jette le fil — 2 ensemble — 1 simple — jette le fil — 3 simples — jette le fil — 3 ensemble — 1 à l'envers — 3 ensemble — jette le fil — 3 simples — jette le fil — 3 simples — jette le fil — 2 ensemble — 7 simples. (32 mailles.)

8^{me} tour. Tricote 2 mailles simples, rabats sur la 2^{me} la 1^{re} que tu as tricotée, et tricote chaque maille qui suit en rabattant sur elle la maille qui restait sur l'aiguille jusqu'à ce que tu aies rabattu 5 mailles — la 6^{me} te reste, sur l'aiguille tricote 3 mailles simples — jette le fil — 2 ensemble — 7 à l'envers — 1 simple — 7 à l'envers — 2 simples — jette le fil — 2 ensemble — 2 simples. (27 mailles.)

9^{me} tour. 4 mailles simples — jette le fil — 2 ensemble — 1 simple — jette le fil — 5 simples — jette le fil — 3 ensemble — jette le fil — 5 simples — jette le fil — 3 simples — jette le fil — 2 ensemble — 2 simples. (29 mailles.)

10^{me} tour. 4 mailles — jette le fil — 2 ensemble — 8 à l'envers — 1 simple — 8 à l'envers — 2 simples — jette le fil — 2 ensemble — 2 simples. (29 mailles.)

Reprends au 1^{er} tour.

Cette dentelle est extrêmement jolie, mais elle exige beaucoup d'attention. Je te conseille de ne la tricoter que lorsque tu ne causes pas.

Mais si tu veux un tricot facile, fais, de chacune de ces couleurs de laine : rouge, — noire, — bleue, — jaune-orange, — marron — saumon, une jarrettière large de 6 centimètres, longue de 1 mètre 60 centimètres, tu broderas ensuite sur chaque bande, une palme, de distance en distance ; tu réuniras ces bandes par un surjet cousu à l'envers, avec une aiguillée de laine, semblable à l'une des deux bandes ; tu feras laver par ta blanchisseuse un de tes vieux tapis de lit ou de cheminée, et tu le recouvriras de ces bandes réunies. Ce tapis turc est très-moelleux aux pieds, et très-joli aux yeux. Je t'envoierai un dessin de palme.

Je reviens à la dentelle *feuilles de rosier* ; si tu veux en faire un fond de manteau de lit, un tapis de table ou de cheminée, tu prends de grosses aiguilles de bois, du gros coton retord, tu montes le nombre de points que tu crois nécessaire pour

couvrir l'espace auquel tu destines ce tapis, et tu ne fais pas la dent : il te reste une guirlande de feuilles de rosier, entre deux rangs à jour ; puis la dentelle te sert pour garniture.

Voici où tu dois commencer ce fond de dentelle : après ce signe + placé à la troisième ligne du 1^{er} tour ; voici où tu dois le finir : par une maille simple, la 1^{re} des 3 qui sont après ce signe $\frac{1}{2}$ placé à la 8^e ligne du 1^{er} tour.

Le n° 9 est un des carrés en filet qui se brodent en reprises et servent pour manteaux de lit, tapis de table, de cheminée.

Ce dessin, ainsi que tous les précédents, peut se faire au crochet et être employé au même usage.

En prenant un moule une fois plus gros, ce dessin, qui forme une croix, et ressemble au plan d'une église, serait très-convenable pour faire une pale.

Le n° 10 est la moitié du dos d'un gilet de flanelle, pour homme ; ce dos se taille double.

Le n° 11 est l'un des côtés du devant (le gauche) ; il a les boutonnières.

Le n° 12 est la bande que l'on coud sur ce côté.

Le n° 13 est l'autre côté du devant (le droit) ; il a aussi une bande semblable à celle n° 12 ; sur cette bande on coud les boutons.

Il faut pour ce gilet 2 mètres 40 centimètres de flanelle.

Avant de le tailler, tu jetteras sur la flanelle une eau de savon très-chaude dans laquelle tu la laisseras tremper. Tu ne la feras pas rincer.

Je te conseille de ne pas réunir le dessous de la manche avec le gilet, c'est-à-dire, de laisser sous le bras, sans être cousu, l'espace de 10 centimètres ; de faire les coutures à points arrière, rabattues à points de côté, et de border, en dessus, le tour du cou, ainsi que le bas des manches, avec un ruban de coton croisé, large de 2

centimètres. Ce ruban cousu à plat, à points arrière, de chaque côté.

Le n° 14 est la passe d'un chapeau qui se réunit au fond.

Le n° 15 est ce fond.

Le n° 16 est le bavolet.

Les deux lignes qui traversent, passe et bavolet, indiquent le droit fil ; ce qui fait que passe et bavolet se taillent en biais.

Le n° 17 est un bonnet qui se couvre de dentelle noire ou blanche. Lorsque l'on a fait en tulle noir ou blanc la carcasse de son bonnet, on coud, froncé tout autour, en commençant du côté droit, un premier rang de dentelle, on remonte la dentelle sous ce ruban ; on coud de même le deuxième rang, on le remonte sous ce ruban qui est semblable du côté gauche ; on coud le troisième rang de même, et on cache la fin de la dentelle sous le ruban de droite, puis on place un nœud de ruban, derrière, sous le premier rang de dentelle.

Le n° 18 est un bonnet de tulle de soie, blanc, garni de deux bouillons pareils ; de chaque côté des joues sont deux rosettes de ruban.

Le n° 19 est une manche de dessous qui se taille plus longue que ce modèle ; elle se fait en tulle, en droit-fil, et se fronce légèrement à la couture, ou elle se coud de chaque côté d'un entre-deux que l'on garnit ensuite d'une dentelle. Cette manche de dessous est pour les jeunes femmes. — Pour nous, il suffit qu'elle ait un simple ourlet dans le bas et soit cousue de chaque côté, à un passe-poil de tulle.

Le n° 20 est une riche manchette de tulle de soie qui se taille à coude et se couvre de trois bouillons de tulle dans lesquels on passe un ruban ; elle se garnit en blonde de soie. Cette manchette, ornée de trois petits rouleaux de satin de la couleur du ruban passé dans les bouillons, se place au bas de la manche d'une robe de satin, de tulle ou de velours et enveloppe le coude. — Pour nous, nous pouvons rendre cette manchette plus simple, en la faisant en tulle de

coton, en la garnissant d'un tulle festonné, en n'y passant pas de ruban, et en y faisant trois plis à la place des trois rouleaux de satin. Ces manchettes se nommaient des *engageantes* c'est un vieux mot que nous ne comprenons plus.

Maintenant, permets-moi de te quitter un instant, j'ai une visite à faire chez Florence; au retour, j'aurai peut-être quelque chose de nouveau à te dire. Je vais passer une robe de mousseline de laine fond chocolat, à petits dessins blancs; un pardessus de gros-de-Naples noir, garni tout autour d'une ruche de petite dentelle de laine noire à 15 centimes le mètre; une capote de crêpe chocolat (cette couleur est à la mode), des gants paille, des bottines noires, et une grande ombrelle de taffetas noir que j'ai reçue de mon père, en cadeau (*en cas d'eau*)... pardon du calembour.

Florence était dans la cuisine, où elle recevait de la faïence et de la porcelaine; elle donnait l'ordre de placer le tout dans un chaudron rempli d'eau froide, puis de le mettre sur le feu pour faire bouillir cette vaisselle. — Et dans quel but? dis-je en passant mon bras sous le sien. — Mais, me répondit-elle, dans le but d'accoutumer tout doucement faïence et porcelaine à recevoir l'eau bouillante, sans se casser. — Ainsi : *chat échaudé craint l'eau froide*, et plat échaudé ne craint plus l'eau chaude? — C'est cela... folle! reprit-elle en m'entraînant dans sa chambre. — Qu'as-tu fait, depuis que je ne t'ai vue? lui dis-je, dès que nous fûmes assises. — J'ai retiré d'une caisse tous les effets d'hiver qui composent la toilette de mon père et lamienne; on les a secoués par la fenêtre pour en détacher le poivre dont ils avaient été saupoudrés, puis on les a laissés à l'air, on les a remis dans les armoires et aux porte-manteaux. Dans la même caisse j'ai placé les effets d'été, après avoir fait blanchir: cravates, gilets, robes, mantelets, etc., mais sans les mettre en amidon, car l'ami-

don les brûle, et sans les repasser, car ils se chiffonneraient; puis, le printemps prochain, au mois d'avril, les effets d'hiver bien nettoyés, bien poivrés, remplaceront, dans la même caisse, les effets d'été qui, amidonnés, repassés, remplaceront à leur tour aux porte-manteaux les effets d'hiver. — C'est très-bien ordonné. Qu'as-tu fait encore? — La provision de bois et de charbon de terre; quant au charbon de bois, comme je le fais mettre sous les fourneaux de la cuisine, la place ne peut contenir qu'une voie, et il me faut chaque six semaines en faire acheter une aux bateaux qui sont amarrés sur la rivière. — Et puis? — Je me suis chargée d'un orphelin. Je lui ai loué dans cette maison un cabinet de 60 francs par an; je l'ai meublé d'un lit de sangle, d'une pailasse et d'un oreiller en paille de maïs; un drap plié en deux, et une couverture complètent son coucher; une chaise, une table, une planche clouée à la muraille, sous cette planche, deux clous à crochet; dessus, un carton contenant un pantalon et une blouse de toile bleue, deux chemises en toile de coton jaune; sous la table une cruche, une petite terrine; sur la table, une brosse pour les cheveux, une serviette... Tu vois que je ne me suis pas ruinée. — Il a tout ce qui lui est nécessaire. — Sa mère est morte à l'hôpital, son père est mort dans un fossé, des coups qu'il avait reçus étant ivre, sa sœur aînée est une fille qui se conduit mal. — Je vois que ton protégé avait toutes les mauvaises chances contre lui. — Il a déjà fait tous les métiers: placé aux Enfants trouvés, un fermier l'a demandé pour garder ses moutons; là, il couchait sur la paille. Sa sœur le réclame; revenu à Paris, il fait des sacs de papier pour les épiciers et les confiseurs; l'industriel chez lequel il était, le couchait dans le bas d'une armoire, le nourrissait... Dieu sait comme!... le payait 3 francs par semaine, et si, durant 14 heures de travail, il ne rendait pas 40 livres pesant de sacs, il recevait sur le dos des coups de corde. —

Pauvre gamin de Paris! — Il a travaillé dans les châles. Après les déplorables journées de Juin, il criait des journaux dans les rues... alors il couchait par terre sur une vieille jupe à sa sœur, et l'argent qu'il gagnait servait aux distractions d'un insurgé enfermé dans les casernes... Il a servi chez les marchands de vin et couchait sur un vieux matelas, placé sur une table envinée... Il a tourné la roue et graissé le rouleau d'un imprimeur-lithographe... C'est ce dernier état qu'il va suivre. Il dîne ici, je l'aide; son premier gain je le placerai à la Caisse d'Épargne, et quand il pourra suffire à ses dépenses, je ne lui donnerai plus que des conseils. Ce pauvre garçon a près de quinze ans, il vient de faire sa première communion, grâce à de bonnes sœur de charité... mais il ne connaît que ses chiffres et sait à peine épeler. Je me suis chargée de son instruction et de son éducation, tout à la fois. — Je te souhaite courage et réussite!... Mais moi, que pourrais-je faire? »

Florence prit un journal, et lut tout haut:
« Heures jeunes filles à qui la fortune et une protection attentive et continue rendent la vertu si facile et si douce, arrêtez un moment vos pensées sur de pauvres petites que leurs mères sont obligées d'abandonner depuis le matin jusqu'au soir pour leur gagner un morceau de pain, et qui errent seules dans les rues le long des jours, traînant leurs vêtements déchirés, et leur faim si mauvaise conseillère; prenez pitié de ces pauvres enfants à qui Dieu a donné, comme à vous, l'intelligence, et que la misère, en les condamnant à l'ignorance, conduit peut être au vice et à toutes ses conséquences fatales, de ces pauvres enfants qui ne peuvent même pas faire leur première communion parce qu'elles ne peuvent apprendre le catéchisme.... Croyez-le bien, ce que vous ferez pour elles, vous sera rendu par Dieu. »

La voix de Florence s'était tue d'émo-

tion. Après un moment de silence, elle reprit ainsi :

« Que les jeunes personnes favorisées par la fortune s'empressent d'obtenir de leurs parents la permission de retrancher 3 fr. par mois sur leur toilette et leurs plaisirs pour les consacrer à l'éducation d'une des petites filles pauvres qui ne sont pas placées dans les écoles mutuelles; pensez, mesdemoiselles, quelle satisfaction vous éprouverez en retour quand vous serez la providence d'une de ces jeunes filles arrachées à l'existence vagabonde qui pouvait les conduire à la dégradation; pensez à ce qu'elles souffriront l'hiver prochain déjà si près de nous, sans feu dans leurs mansardes, aux portes mal jointes, aux vitres cassées; demandez-vous surtout ce qu'elles deviendront.... Et chacune de vous voudra en sauver une de cet avenir si gros pour elles de misères et de dangers.

» Une charitable institutrice, rue Popincourt, 53, dont les classes sont en tous temps ouvertes gratuitement à beaucoup de jeunes filles de ce quartier, où la détresse est si grande en ce moment, vous appelle à son aide, afin de pouvoir en recueillir le plus grand nombre possible; elle espère être entendue... Trois francs par mois, c'est si peu de chose, quand pour cette somme une pauvre enfant peut trouver à l'école, avec l'instruction, et l'éducation plus précieuse encore, les fournitures de classe, du feu l'hiver, et même du pain, quand sa mère n'en a pas!

» Cette œuvre de charité est sous le patronage de M. le curé de Saint-Ambroise, qui veut bien se charger de placer les bourses fondées dans cette école, en faveur des petites filles les plus nécessiteuses et les plus abandonnées.

» On souscrit chez M. le curé de Saint-Ambroise, rue Popincourt, 54. Les bourses de 36 fr. sont payables par mois, par trimestre, par année. »

— Cela me va! m'écriai-je, partons!... Non, pas encore, repris-je; je veux avant demander la permission à ma mère, je veux faire un petit paquet de hardes à l'usage d'une petite fille; tu m'accompagneras... M. le curé me donnera l'adresse d'une de ses protégées, nous irons la voir; si elle me plaît, si je l'aime... — Tu l'aimeras, puisque tu lui feras du bien. — Si je l'aime, je la suivrai dans toute sa vie, elle deviendra une bonne ouvrière; nous marierons ensemble ton protégé et ma protégée, nous nous cotiserons pour les frais de la noce; tu seras la marraine du premier enfant, moi du second, et.... — Comme ton imagination a fait du chemin! Ma chère amie, nous avons déjà traversé quinze années!... Qui sait ce que dans quinze années toi et moi nous serons devenues! — Tu m'attristes, avec ton air triste! Voyons, qu'as-tu à me lire encore? »

Florence continua de lire tout haut :

« Une horrible tempête s'est fait sentir » à Terre-Neuve, presque tous nos navires » ont éprouvé des avaries. Le capitaine » Vincent était occupé à appliquer la main » de fer (espèce de fourche) sur le devant » de son navire tout désarmé, lorsqu'une » lame d'eau l'emporta... pendant quelque » temps son équipage le crut perdu... mais, » par un de ces miracles de la Providence, » une autre lame le rapporta sain et sauf sur » le pont. »

— Voilà un de ces événements où l'on sent le doigt de Dieu ! Continue...

« Un intrépide navigateur, le capitaine » John Franklin, partit, il y a quatre ans, » pour aller explorer les mers du Nord; de- » puis, on n'a plus eu de ses nouvelles. Lady » Franklin vient d'acheter une portion du » navire baleinier *Abram*, et de payer un » surcroît de prime d'assurance, afin d'aller » elle-même à la recherche de son mari, » dans les baies de Jones et de Smith, » qu'elle suppose avoir été visitées par lui; » cette dame a promis au capitaine une » récompense de 500 livres (12,500 fr.) »

» si l'expédition obtenait la moindre dé- » couverte. »

— Voilà une femme de courage... une Anglaise!.... Une Française aurait fait élever un monument à la mémoire du capitaine, elle porterait un deuil éternel, et offrirait un riche présent au marin qui lui rapporterait... un bouton d'habit de l'époux qu'elle pleure... — Que veux-tu? nous ne sommes pas voyageuses... nous sommes des femmes de salon, de coin du feu... des mères, des garde-malades. — A propos! l'automne approche, que porteras-tu chez toi? — J'userai mes vieilles robes, répondit Florence, je les recouvrirai d'un katzaweck; je le ferai en mérinos bleu-Joinville ou marron, ouaté, doublé; j'aurai une marmotte faite de 1 mètre 25 centimètres de dentelle noire, haute de 5 centimètres; après avoir réuni les deux bouts par un surjet, je réunirai les deux pieds de la dentelle; après avoir mesuré 30 centimètres au milieu, je froncerai les deux extrémités de cette marmotte. Sur ces 30 centimètres, qui feront sa longueur, je placerai 1 mètre 25 centimètres de ruban de velours noir qui cachera la réunion des deux pieds de la dentelle; arrivé aux deux extrémités, ce velours passera près du pied de la dentelle froncée, et viendra en dessous, se nouer sous le menton; puis, sur le velours, de chaque côté, au-dessus de la dentelle froncée, je placerai une rosette de ruban de velours noir. Au lieu de ce ruban de velours, je pourrai mettre du ruban de satin.

Pour ta mère, cette coiffure serait jolie en dentelle blanche: deux touffes de fleurs à la place des rosettes, point de ruban qui se noue sous le menton. Pour cacher la réunion des deux dentelles, un petit rouleau de satin de la couleur des fleurs. — Cette coiffure s'attache avec deux riches épingles placées dans les cheveux. — Au lieu de fleurs, tu pourrais mettre deux rosettes de ruban de velours bleu, rouge, vert ou marron. Ces marmottes se placent en arrière, et revien-

nent couvrir l'oreille dont le bas est orné d'un camée, ou d'un bouton de diamant. — Je crois que l'on portera des capotes de velours doublées de satin... cela serait lourd, si satin et velours n'étaient maintenant si légers ! — Si l'on porte des capotes, dis-je avec joie, nous paraîtrons plus jolies ; rien ne sied comme ce bouillonné qui entoure la figure... Mais ta pendule sonne l'heure du départ... Adieu, chérie... — A bientôt ! me dit Florence en me serrant la main ; tu auras prévenu ta mère, et nous irons ensemble faire une visite à M. le curé de Saint-Ambroise. »

Je quittai mon amie, et revenue près de

toi, je vais aussi te dire adieu... mais pas avant de t'avoir expliqué notre rébus. parce que j'en ai l'habitude... car tu l'avais deviné ; cela m'a beaucoup flattée... il n'y a que les mauvais rébus que l'on ne peut deviner.

Un la — une vieille — une bannière — une haie — l' — une aune — le département de l'Eure — du — un officier ayant deux épaulettes.

La vieille bannière est l'honneur du capitaine.

A bientôt ! et que Dieu t'accorde ce que tu désires !

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

14 OCTOBRE 1066. — BATAILLE D'HASTINGS.

Guillaume de Normandie, fils de Robert et d'Alèthe, venait de franchir le détroit pour réclamer la parole que Harold, roi d'Angleterre, s'était vu forcé de lui engager. Il était à la tête de ses vassaux, ardents, avides, déterminés, cherchant à faire *gaignaige* dans la riche Angleterre. Harold, de son côté, avait rassemblé ses sujets, ses frères étaient autour de lui ; mais malgré la justice de leur cause, un secret effroi, un sombre pressentiment glaçaient l'âme des Saxons. Au moment d'en venir aux mains, Guillaume harangua ses troupes et leur dit :

« Ce que je gagnerai, vous le gagnerez ; si je conquiers, vous conquerrerez ; si je prends la terre, vous l'aurez. »

Un Normand, appelé Taillefer, faisait, en tête de l'armée, pirouetter son cheval et chantait la chanson de Charlemagne et de Roland ; les soldats criaient : Dieu aide ! Dieu aide !

De leur côté, les Saxons formaient une masse compacte autour de l'étendard d'Hengist ; ils reçurent les premiers assail-

lants à grands coups de lance et de hache ; les Normands reculaient... Guillaume les ramena lui-même à la charge, et leurs flèches mirent beaucoup de Saxons hors de combat... faisant un violent effort, ceux-ci repoussèrent encore les troupes d'outremer... alors Guillaume s'avisa d'un stratagème : il donna ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. A la vue de cette déroute simulée, les Saxons perdirent leur sang-froid, ils coururent tous à la poursuite et se débandèrent. Les Normands tombèrent sur eux, et la bataille ne fut plus qu'un affreux carnage. Harold et ses frères furent tués au pied de leur étendard ; la défaite des Saxons devint complète et ils ne s'en relevèrent pas.

Par cette première et unique victoire, Guillaume conquiert la vaste Angleterre ; il fut sacré peu de temps après à Westminster, et partagea son nouveau royaume entre les vassaux qui l'avaient suivi. Les Saxons furent esclaves sur le sol de leur patrie, et de là date pour eux une série de malheurs, qu'un historien fran-

çais, M. Augustin Thierry, a éloquentement racontés. Entre tous les *conquêteurs*, un seul refusa les terres et les manoirs dont on voulait l'investir, disant qu'il était venu à la guerre par obéissance à son suzerain et non pour s'enrichir du bien volé ; on

nommait cet honnête homme Guilbert, fils de Richard.

Guillaume le Conquérant fit élever sur le champ de bataille d'Hastings un monastère qu'on appela l'abbaye du Combat.

MOSAIQUE.

A QUELLE OCCASION PAGANINI COMPOSA LA BRILLANTE VARIATION SUR LA QUATRIÈME CORDE DU VIOLON.

Paganini était maître de chapelle de la princesse Élixa, alors duchesse de Lucques, sœur de Napoléon. Geronimo, le directeur de l'orchestre du grand Opéra, avait conçu une vive jalousie contre le maestro, et résolut de le perdre.

L'occasion s'en présenta : c'était la fête de la princesse, il devait y avoir à la Cour une magnifique soirée de musique.

Dès que les salons furent ouverts, une foule brillante s'empessa de prendre place le plus près possible de l'orchestre. Paganini parut, et déposa son violon qu'il avait accordé d'avance.

Geronimo s'en approcha sans être aperçu, et se retira de même.

Lorsque le violoniste prit son instrument, il hésita un instant avant de s'en servir ; ses doigts s'étaient raidis, après avoir touché les cordes. En voyant cette hésitation, l'assemblée eut un moment de stupeur ; on crut Paganini malade ; on ne pouvait croire qu'il fût embarrassé. Cette hésitation ne dura qu'une seconde... Les spectateurs, émerveillés de l'exquise délicatesse d'exécution du maestro, oublièrent l'étiquette en redemandant tout d'une seule voix le morceau qui venait de les charmer ; Paganini s'inclinait pour remercier l'assemblée, lorsque Geronimo, qui s'était doucement approché de son rival, s'écria en pâlisant de colère :

« Maladetto ! il a joué sur une seule corde ! »

Puis il s'enfuit honteux et confus de sa méchante action.

Paganini avait en effet hésité lorsque ses doigts commençaient à attaquer les cordes de son violon ; ils s'étaient aperçu que les trois premières avaient été coupées de manière à céder au premier coup d'archet ; mais la quatrième était intacte, et un moment lui avait suffi pour en tirer un parti tel, qu'il improvisa immédiatement sur cette seule corde une de ses plus brillantes variations, dont l'ampleur comporte quatre octaves.

C'est ainsi que souvent l'envie en voulant nuire au talent, lui procure le moyen de se produire plus grand et plus admirable.

G. VIEL.

LA FEMME DU PÊCHEUR.

Ballade.

Va, mon enfant, allume la torche ; la nuit est humide et froide, et ton père ne doit plus être loin du rivage.

L'enfant obéit, il se dirige vers la mer ; mais l'orage gronde et la pluie qui tombe à torrents éteint la torche qui le guidait.

L'enfant revient à la cabane et s'écrie en pâlisant : Mère ! ne me faites pas sortir ; l'orage gronde... et la pluie qui tombe à torrents a éteint la torche qui me guidait.

La femme du pêcheur rallume la torche et en communique la flamme au chaume de son toit... et malgré la pluie qui tombe à torrents, le feu s'élève en serpentant jusqu'aux nues.

Mère, qu'as-tu fait ? Malheur ! malheur ! s'écrie l'enfant. Le vent mugit... la nuit est froide, et nous n'avons plus de cabane.

Tais-toi, fils de marin ! la flamme de la cabane remplace celle de la torche... et ton père te sera rendu.

En effet, le pêcheur avait vu la flamme de sa cabane, et, à l'aide de ce fanal, évitant les nombreux rochers, il put conduire son bateau jusqu'au bord...

Imité de l'allemand.

Chère fille, mettez grand'peine que vous soyez si parfaite que ceux qui entendent

parler de vous, ou vous verront, y puissent prendre bon exemple.

Conseils de Saint Louis à sa fille.

Ce qui cause les plus grandes divisions, ce qui excite les plus grands troubles, c'est le peu de soin qu'on a de ménager les esprits et de ne pas aigrir imprudemment les passions d'autrui.

BOURDALOUE.

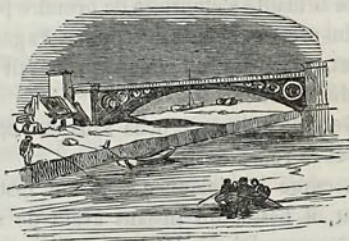
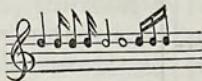
Si dans le malheur c'est un soulagement de communiquer ses peines, dans le bonheur, c'est une volupté bien vive et bien délicieuse que de trouver des cœurs qui le partagent avec vous.

MARTELL.

L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi et la dureté pour les autres, n'est qu'un seul et même vice.

LA BRUYÈRE.

RÉBUS.

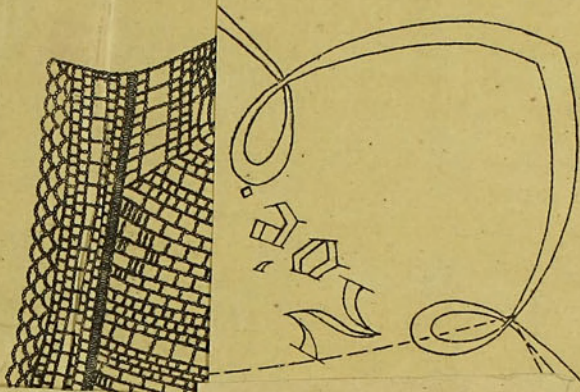


DE 16



5

Nº 4.

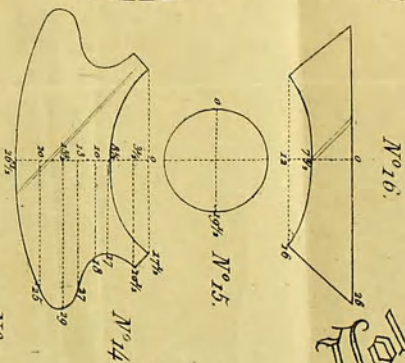
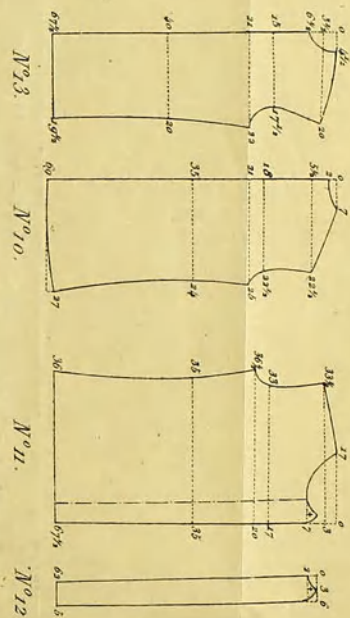


Nº 4.

Journal des Demeurés
17^e année.
Nº 6.
Planches

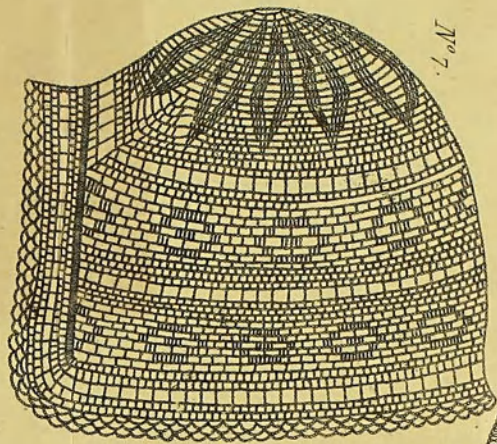
Nº 5.

Almora
Nº 10.

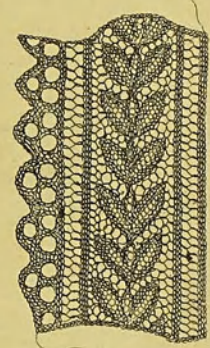


Nº 9.

Nº 7.

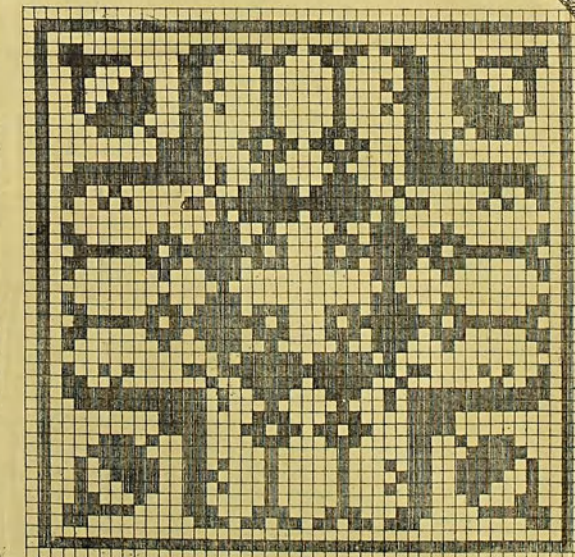


Nº 8.



Nº 17.

Nº 18.



Nº 19.



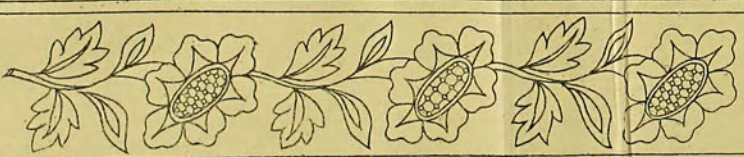
Nº 20.



Nº 2.



Nº 3.





Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid